

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1853.

(Septième article.)

DÉTAIL PAR NATIONS.

Arrivé à la plus formidable partie de notre tâche, celle de faire connaître tant soit peu le détail de cette immense Exposition, nous avons hésité longtemps sur l'ordre méthodique que nous pourrions suivre. Essaierions nous de parcourir ce colossal espace de plus de cent vingt mille mètres, en décrivant à chaque pas les merveilles qui s'y entassent? ce serait à n'en pas finir, et à revenir à chaque instant sur nos traces; car les genres et les pays se trouvent singulièrement enchevêtrés dans les sept ou huit compartiments distincts où l'Exposition se partage. Passerions-nous en revue une par une les vingt-sept classes dont elle se compose? ce serait encore plus interminable, et il nous faudrait réclamer pour nous tout seul plusieurs livraisons de ce recueil. Nous nous sommes donc décidé à aborder et à résumer par nations l'Exposition universelle, et, comme il est indispensable dans un cadre aussi restreint de pratiquer l'art difficile des sacrifices, nous glisserons plus légèrement sur la France que sur les autres pays. Nous avons pour cela plusieurs raisons sérieuses, et qui, nous l'espérons, seront accueillies. La France, qui tient à elle seule à peu près la moitié du Palais de l'Industrie, nous entraînerait bien loin, s'il fallait la suivre en ses productions diverses. Nous sommes d'ailleurs à même de connaître et de vérifier journellement ses richesses. Il n'en est pas de même de celles des étrangers, que nous n'aurons que bien plus rarement, si nous l'avons, l'occasion de revoir et d'étudier. Enfin, nous devons à nos hôtes, au nom sacré de l'hospitalité, une attention particulière.

Pour rendre notre esquisse aussi complète que possible, nous allons parcourir au pas de course les divers bâtiments appropriés ou construits pour cette solennité si imposante, et formant entre eux « ce temple de l'intelligence animé par le souffle de Dieu, » comme s'est écrié Abd-el-Kader après avoir visité le palais de l'Exposition, non en Oriental ami du faste extérieur, mais en homme sensé, solide et pratique qui fait passer l'utile avant le clinquant.

Nous en sommes resté l'autre mois au transept et à ses trophées magnifiques. La France en occupe le nord, faisant face à la principale entrée, et les autres pays le sud. Derrière les vitrines monumentales, au nombre de vingt, dont nous avons tâché de donner une idée, sont des stalles, contenant, entre autres principales industries, l'imprimerie, la plastique industrielle, la céramique d'art, les coffrets, les jouets d'enfants, la verrerie, l'orfèvrerie, la bronzerie, cette grande gloire parisienne.

Dans les galeries supérieures, addition qui n'existait point au Palais de Cristal de Londres, et d'où l'œil ébloui du visiteur plane sur d'incommensurables ri-

chesses, disposées avec un goût tout français, sont les tissus de laine, les belles soieries de Lyon, les fleurs artificielles, la bijouterie, les splendides produits de l'Inde, de la Turquie, d'Alger, de Tunis, de l'Égypte.

Une galerie couverte, garnie de produits qui n'ont pas une haute importance, conduit du Palais de Cristal proprement dit au bâtiment-rotonde dit du Panorama, lequel a été lui-même circonvenu d'une galerie circulaire, regorgeant de choses superbes. C'est près de cette partie de l'édifice total que sont disposés les buffets, appendice des plus utiles, car une visite, surtout complète, à l'Exposition, est une rude tâche, et il est nécessaire de reprendre des forces, dans l'intérêt de son plaisir. Aussi les buffets, bien qu'immenses, sont-ils incessamment assaillis, encombrés. La Commission supérieure en a sagement réglé les tarifs, de façon qu'en ce temps de cherté des vivres, il y ait possibilité de s'y reconforter sans être absolument capitaliste.

La galerie circulaire qui entoure le bâtiment du Panorama contient, d'un côté, la merveilleuse ébénisterie française, ces meubles incrustés, contournés, couverts d'or ciselé, qu'on croirait sortis du palais de Versailles, et dus au grand Boule, et qui sortent tout simplement de notre faubourg Saint-Antoine; et de l'autre, l'armurerie, la coutellerie et les instruments de musique. Cet hémicycle est celui qu'on a nommé *Pianopolis* : il s'y trouve de trois à quatre cents pianos, tous plus ou moins perfectionnés, et mêlant leurs accords confus au brouhaha des causeries et des pas de la multitude.

Enfin, la salle du Panorama, qui contient sur une estrade les diamants de la couronne, rivalise en éclat, sinon en grandeur, avec l'illustre transept. Là s'étaient les étonnants produits de la manufacture de Sèvres, parmi lesquels on distingue en première ligne un magnifique vase en biscuit, destiné, dit-on, à la reine Victoria, et revêtu de charmantes peintures représentant les diverses nations du globe. Là est le luxueux et artistique service de table exécuté pour l'Empereur, dans les ateliers de M. Christofle. Là, aux murailles, sont appendus les tapis des Gobelins, cette nationale industrie où la France n'a point de rivale, ces tableaux de laine à l'aiguille qui le disputent, pour l'éclat du coloris et la pureté du contour, aux originaux même. Le même honneur a été accordé aux tapis de Beauvais et aux moquettes d'Aubusson. C'est là enfin qu'est exposé, en deux belles médailles aux effigies de l'Empereur et de l'Impératrice, l'échantillon de cet extraordinaire métal *l'aluminium*, qui a la couleur de l'argent, et presque la légèreté du liège.

De la salle du Panorama, un autre passage couvert conduit dans l'annexe, c'est-à-dire dans cette galerie de près de deux kilomètres de longueur qui suit le bord de l'eau, et contient, outre les machines, les

instruments scientifiques, les produits minéraux et métallurgiques, les produits agricoles des pays étrangers, les substances alimentaires, les produits chimiques, etc.

Huit jours bien employés ne seraient pas trop, en supposant qu'on fût pourvu de toutes les connaissances spéciales que réclame cet examen, pour connaître à fond cette partie imposante de l'Exposition. La grandeur en est saisissante : cet immense espace rappelle les peintures babyloniennes du grand peintre anglais Martin. Quand toutes ces machines, mises en mouvement par un moteur unique, accomplissent tant d'actes divers et compliqués qu'on croyait naguère encore réservés à la seule mobilité humaine, on est frappé comme de vertige, et l'on admire sans réserve, bien que parfois sans comprendre. Le contraire est l'exception. C'est là aussi que sont les produits vraiment si remarquables de l'Algérie (produits naturels), et des trophées souvent fort bizarres, souvent aussi fort attrayants dans leur excentricité. Il y a une pyramide uniquement composée de ces bouteilles de vin du Rhin qui affectent dans leur forme élancée, allongée, celle des clochers des vieilles cathédrales de l'Alsace. Il y a les vins de l'Algérie, et aussi ceux de l'Australie, enfin, l'Angleterre pourra boire des vins de son cru. Les gardiens de ces richesses vinicoles ont quelquefois à repousser les empires de certains visiteurs trop consciencieux qui veulent absolument s'assurer par eux-mêmes de la bonté des produits. Il y a des trophées de jambons de Mayence et de jambons américains. Il y a des pagodes de savon et de bougie, deux substances dans lesquelles on a taillé les bustes de Leurs Majestés Impériales, au reste reproduites à l'Exposition en toutes les matières connues.

Ce n'est pas tout : il reste encore le jardin. Des hangars contiennent de la carrosserie magnifique de presque toutes les nations ; les produits agricoles et tous les nombreux instruments aratoires dont le génie de l'homme, toujours en progrès, a le plus récemment doté l'art agricole de tous les pays. Que de pas faits depuis le soc de Triptolème ! Parmi les plus ingénieux appareils de cet ordre, on remarque une machine à conserver et à dérouiller le blé, due à M. Salaville, l'un de nos meilleurs colons algériens, et pour l'emploi de laquelle cet excellent industriel agricole vient, dit-on, de passer un marché important avec nos voisins les Anglais, toujours si prompts à discerner et à encourager en les adoptant les inventions vraiment utiles.

Dans le même emplacement, on voit des modèles de construction ; le beau yacht de l'Empereur, et un intéressant modèle de cité ouvrière, construit par M. Clark, et qui est un bazar d'objets de toutes sortes offerts à la population ouvrière pour des prix véritablement fabuleux ; un habilleme complet pour moins de cinquante francs, une pendule pour cinq francs, etc. Tout cela sans supercherie de bon marché, pouvant servir, et faire un très-bon usage. C'est moins beau, mais cela vaut mieux que les diamants de la couronne.

Entrons dans le résumé sommaire de l'Exposition, par pays.

France. — On l'a dit bien souvent, et on peut le redire sans partialité : pour tout ce qui est objets de goût, de fantaisie, de luxe, d'art, de modes, elle n'a

pas de rivale. Nous l'emportons éminemment sur tous les autres peuples d'Europe par l'exécution si finie des tissus, les beaux meubles, les bronzes d'art, l'orfèvrerie, les beaux tapis, les châles imitation de cachemire, et vingt autres produits riches ou élégants où nul ne peut nous le disputer. La France maintient et accroît cette supériorité reconnue à l'Exposition universelle actuelle.

Ses produits sont, en outre, si variés et universels, que, fût-elle réduite à ses propres forces, plus qu'aucune autre nation elle pourrait se suffire à elle-même.

Mais elle aurait de plus l'Algérie, cette colonie presque aussi vaste que la métropole, et qui est au moment de nous récupérer enfin de longs et durs sacrifices. Dans plusieurs vitrines de la galerie nord, sont renfermés ce que nous nommerons les articles de fantaisie de l'Algérie, articles généralement fort connus, mais que l'on revoit toujours avec un nouveau plaisir, parce qu'ils reflètent la poésie d'un pays qui est nôtre et qui tranche avec notre prose. Ce sont ces belles armes, ces housses étincelantes, ces pompeux harnais, ces beaux burnous et haïks, d'une laine si fine et si douce, ces éventails de plumes d'autruche, ces maroquineries, ces bijoux singuliers, un peu barbares, mais si pittoresques de formes, ces bracelets de jambes et de bras, ces écharpes dont le tissu un peu grossier est couvert de si riches broderies d'or et de soie, etc.

Exposition fort agréable, qui plaît à l'œil, qui échauffe l'imagination, mais qui est bien loin de valoir en mérite et importance celle qu'on admire dans l'annexe, où les produits algériens sérieux occupent, et c'est justice, une place considérable.

Ce sont des bois précieux, chênes verts, chênes-lièges, palmiers, thuyas, orangers, oliviers, cèdres, dont la plupart ouvrés et employés avec succès pour l'ébénisterie ; le thuya entre autres, dont les belles teintes sombres produisent le meilleur effet. On en fait des pianos et autres meubles qui commencent à être fort goûtés.

Puis les huiles, les vins, les soies, les céréales, les laines attirent et méritent une attention bien particulière. C'est par tous ces côtés qu'incessamment l'Algérie dédommagera la France de tous ses sacrifices. On y peut joindre les cotons et même les plantes coloniales ; mais il est douteux que ces dernières donnent des résultats de grande valeur. Quant au coton, on en obtient dès à présent qui peut rivaliser avec les meilleurs produits de l'Amérique et de l'Égypte.

Viennent ensuite la garance, la cochenille, le tabac, le lin, le ricin, le mûrier, la vigne, l'olivier, l'asphodèle, tous les genres de céréales, les fruits frais, les dattes, toutes choses dont ce pays abonde ou abondera, et qu'il produit en excellente qualité.

Les laines sont de premier ordre, et la colonie en regorge. Les mines ne manquent pas non plus. On a du plomb, du fer et du cuivre, de beau marbre, et une espèce d'agate distinguée sous le nom d'onyx africain, qui est un produit admirable. Enfin, plus de seize cents articles composent l'Exposition de l'Algérie : on voit quel immense avenir, et quel beau présent déjà !

Angleterre. — L'Exposition de ce grand pays, qui a répondu avec le plus vif empressement à l'appel industriel du nôtre, représente tout à fait le côté sé-

rieux, pratique, usuel, de la production solide de la forte race britannique. Peu d'élégance, mais d'excellents produits, consciencieux, résistants, une aptitude mécanique incroyable, et, sur beaucoup d'articles, d'un bon marché surprenant.

La houille, ce précieux combustible qui donne la vie à l'industrie, et dont l'Angleterre est si riche, est largement représentée à l'Exposition anglaise par 264 échantillons, par des cokes très-remarquables, et un nouvel emploi de l'anhracite combiné avec le bitume qui offre de précieuses ressources au chauffage des fours et forges.

L'industrie du fer ne se présente pas moins brillante chez nos voisins : c'est, on le sait, une de leurs gloires. Les produits agricoles, bois, céréales, fourrages, y tiennent aussi une large place. C'est encore là une des supériorités du sol anglais, dont la population pressée, laborieuse, a besoin d'une forte réfection. Aussi tous les efforts des hommes d'État anglais, si intelligents d'habitude, ont-ils toujours été tournés vers le perfectionnement de l'agriculture, et le succès y a répondu. Les belles races d'animaux domestiques de l'Angleterre figurent également à l'Exposition ; mais comme il était difficile de les y faire comparaître *en personne*, on a obvié à cette impossibilité par des dessins et des fac-similés fort bien faits. Les machines agricoles, moissonneuses, faucheuses, faneuses, etc., dont l'usage commence à peine à s'introduire parmi nous, témoignent du degré d'avancement où est parvenue la grande culture anglaise.

Pour les machines en général, les Anglais sont à admirer. Celles qu'ils offrent sont des plus variées, des plus ingénieuses et des plus gigantesques. On peut, sur des modèles en suffisamment grande échelle, suivre toutes les opérations, si compliquées et si nombreuses, de la filature du coton, du peignage du lin et de beaucoup d'autres grandes industries textiles.

La carrosserie et l'horlogerie anglaises excitent aussi à bon droit l'admiration publique et soutiennent leur ancienne et juste réputation.

Les substances alimentaires, les produits chimiques, les instruments de précision et de chirurgie, les cuirs et papiers, tiennent aussi un fort bon rang à l'Exposition anglaise.

Les travaux publics, les constructions navales, qui ont pour principal caractère la hardiesse et le grandiose, placent bien haut nos voisins dans l'estime du monde civilisé. L'un des plus intéressants modèles qu'ils nous offrent de leurs constructions civiles est celui du pont *tubulaire* (pont-tube, dit Britannia), qui relie l'Angleterre et l'Ecosse, en traversant audacieusement et tout d'une pièce le fleuve qui leur sert de limite. Nos voisins et alliés ne font pas toujours beau, mais ils savent et osent faire grand.

Quant à la puissance de leur marine, on n'en peut donner une meilleure idée qu'en énonçant ce fait inouï : il se prépare à Blackwall, pour les communications aujourd'hui si fréquentes et si importantes avec l'Australie, un bâtiment de trente mille tonnes, et qui sera mû par une force totale de trois mille chevaux.

La quincaillerie anglaise distance singulièrement la nôtre et par le bon marché, et par la perfection des produits. Ses aciers sont plus polis et plus résistants que les nôtres. Qui de vous, mesdemoiselles, n'a parfois reçu un de ces précieux paquets d'aiguilles anglaises, et n'en a reconnu la supériorité sur celles de France, plus cassantes, et grossières rela-

tivement ? Toutes sortes de petits outils en métal ouvré participent de la prééminence anglaise en cette nature de produits. La forme est quelquefois bizarre, mais l'usage en est excellent. On voit des services à thé, de table, des vases de toute nature, joliment émaillés, et qui sont en simple fer.

L'orfèvrerie est riche, nombreuse, massive ; c'est un des grands luxes d'outre-manche, où le Ruolz et l'Elkington ne sont acceptés qu'avec une grande difficulté. Quand on n'a pas le moyen de manger dans de la vraie argenterie, on se sert de fourchettes, ou plutôt de tridents de fer. C'est encore un hommage rendu à Neptune, patron de la Grande-Bretagne. Dans cette orfèvrerie, le métal est prodigué ; mais l'art est trop souvent négligé.

La bijouterie anglaise est, au contraire, et par un singulier contraste, légère, bien montée, et souvent élégante. Pour le mérite des pierres, il n'en faut pas parler. La Grande-Bretagne, qui a l'Inde, est un des pays du globe où il s'en rencontre le plus et de la plus haute qualité.

Il faut donner le même éloge à la céramique de nos voisins. Il font de la belle porcelaine de luxe, et cependant usuelle, de la faïence qui vaut la nôtre, et des poteries pleines d'élégance. On n'en peut dire autant de leur cristallerie, qui est lourde comme leur orfèvrerie, et ne recouvre tous ses avantages que dans la fabrication des verres et objectifs d'un usage scientifique.

Si la houille est le point de départ de la prospérité anglaise, la machine à vapeur en est l'ouvrier et l'intermédiaire, et les tissus le résultat. Les tissus, voilà la grande richesse de la Grande-Bretagne. C'est de cela qu'elle couvre la surface du globe ; c'est avec cela surtout qu'elle paie les intérêts de son énorme dette, entretient son immense flotte et supporte le plus pesant budget du monde connu. Il n'est personne en France qui ne sache l'étonnant développement de notre Saint-Etienne, par la double fabrication des rubans de soie et des fusils, accouplement assez étrange, *Vulcain forgeant aux pieds d'Omphale*. Eh bien ! il y a en Angleterre et dans tout le Royaume-Uni plus de vingt Saint-Etienne que l'on pourrait citer, et qui doivent leur croissance prodigieusement hâtive à la filature et au tissage du coton. Il faut y ajouter le lin, produit de l'Irlande, dont sont faits tous ces beaux services damassés que l'on voit sur nos riches tables. Mais, si abondamment pourvue que soit la verte Erin en cette matière utile, elle n'en produit pas assez, à beaucoup près, pour la fabrication anglaise, et celle-ci est obligée d'en faire venir de l'étranger une proportion notable, dont nul aussi bien qu'elle, en Europe, ne sait tirer un délicat et avantageux parti. Il en faut dire autant de la laine employée, et dont le territoire britannique ne produit que la plus petite portion, nonobstant la richesse de ses races ovines, et de la soie, qu'elle ne produit point du tout. C'est de ces matières premières qu'elle tire et compose des étoffes de toute nature, avec lesquelles, tant pour le bon marché que pour la qualité, aucune autre nation manufacturière ne peut rivaliser. La main-d'œuvre est cependant chère en Angleterre, car, sous ce climat froid et pluvieux, les besoins de l'individu sont nombreux ; mais l'entente commerciale et industrielle est si grande, les usines et fabriques sont établies sur un pied si gigantesque, les débouchés sont si certains, les tarifs de douane si intelligemment combinés, que ces tissus, à

mérite égal et même supérieur, peuvent se donner avec bénéfices au-dessous des produits similaires des autres contrées.

Les Anglais, au lieu d'introduire chez eux et de consommer nos soieries, se sont mis à en fabriquer eux-mêmes pour eux-mêmes, utilisant à cet effet les magnifiques soies de Chine que leur situation dans l'Inde leur permet de se procurer aisément. Mais ils ne sont pas nos maîtres sur ce terrain. A part quelques beaux velours, crêpes et moires antiques, on ne voit d'eux rien de saillant en ce genre à l'Exposition. Lyon et Saint-Étienne l'emportent toujours dans ce domaine sur les tissages anglais.

Ce n'est point à nos lectrices qu'il convient de parler de la finesse et de la solidité des bas anglais, et de la grande perfection de ce fameux *point d'Angleterre* : elles en savent là-dessus plus long que nous. Passons donc, et parlons des tapis si usuels et si nécessaires en Angleterre, qu'on en trouve partout et jusque dans le *home* de l'artisan. Il serait fort à désirer que nous pussions en produire en France d'aussi agréablement colorés, d'aussi *comfortables* et en même temps d'aussi économiques que ceux que l'on voit figurer à l'Exposition anglaise.

Plus encore que les tapis, le caoutchouc est une nécessité anglaise. Aussi, c'est comme la muscade de Boileau : on en a mis partout. Outre les vêtements et les chaussures, on en fait des bateaux, des meubles, et jusqu'à des bois de fusils. Caoutchouc, que me veux-tu ?

Les chaussures, la ganterie, sont de bonne qualité et de prix fort modiques. Comme exemple, on cite des souliers de femme et d'enfant à sept francs cinquante et cinq francs la douzaine. C'est réellement prodigieux.

La papeterie, les cassettes de toilette et de voyage sont naturellement fort soignées et fort abondantes à l'exposition d'un pays, où il n'est femme de chambre qui n'ait son *buvard* bien garni de papier vélin et de fine cire, et de plus son *nécessaire* au grand complet.

Pour en finir avec l'Angleterre, il ne reste qu'à mentionner ses gravures, fort belles, comme on sait, ses reliures de bon goût et à bas-prix, ses lithographies et ses photographies, dont un grand nombre fort belles aussi.

Voyons maintenant ses colonies.

Il y a d'abord l'Inde, dont l'Exposition est certainement la plus richement pittoresque de tout le Palais de Cristal. La merveille en est une tente de rajah, entièrement meublée et décorée, comme si l'indolent monarque ne faisait qu'en sortir, ou allait y entrer. C'est d'une magnificence à éblouir l'œil. Tout est là, depuis le lit de repos en velours brodé d'or jusqu'à l'ample fauteuil où Son Altesse hindoue prendra place tout à l'heure, pour promener nonchalamment les tours et éléphants d'ivoire sculptés sur l'échiquier de bois de santal et de rose, que l'on voit dressé sur cette table de même essence que recouvre un riche tapis. Le narghilé d'argent et cristal incrusté de pierres précieuses est à terre, laissant rouler comme une liane son long tuyau flexible que termine un bout d'ambre sans défaut et de la première grosseur ; les pipes sont à leur râtelier ; les armes, richement damasquinées, toutes constellées de pierreries, sont appendues à la tenture ; une de ces magnifiques selles dont les Orientaux font leur plus grand luxe est posée là, toute prête à recouvrir le noble coursier arabe ou per-

san, comme d'un soleil d'escarboucles ; des vêtements splendides, des éventails de plumes rares, des cachemires précieux, sont aussi épars çà et là. Quant au parquet, il est tendu de velours rouge brodé d'or. M'est avis que voilà une chambre garnie assez propre, et l'on serait parfois tenté, en la regardant, d'envier le sort de ces languissants rajahs, si l'on ne réfléchissait bien vite qu'à peine jouissent-ils de leurs insolentes richesses ; qu'ils n'en ont, pour ainsi dire, pas la force, éternés qu'ils sont dès l'enfance par une vie d'oisiveté et d'excès ; qu'ils achètent bien cher d'ailleurs cette asiatique opulence par le plus complet asservissement à l'étranger, en un mot, par tous les genres de dégradation publique et privée. Décidément, contemptions à loisir cette riche tente, mais ne la convoitons point.

C'est par des prodiges de patience et de lenteur, corroborés de l'absence à peu près complète de besoins, que l'Hindou parvient à confectionner ces fêtes ou merveilles du regard, tissus, marqueteries, sculptures, dont la magnificence nous confond et dont le goût nous surprend, venant d'un peuple si débile, si pauvre d'organisation, si encrassé dans la routine, que de temps immémorial il n'a pas avancé d'un pas et a toujours fait la même chose. Comment parviennent-ils à assembler avec tant d'harmonie les admirables couleurs de ces cachemires imités par l'habile industrie française, mais n'en demeurant pas moins inimitables ? C'est un prodige, un mystère, mais le fait existe ; il est là sous nos yeux, forçant la conviction et parlant au regard en onduleuses draperies, en moelleux contours, plus fascinateurs et d'un effet plus dangereux que cette tente de rajah, dont en définitive personne ne voudrait pour chambre à coucher, bien qu'on aimât à l'emporter. Mais, comme c'est chose impossible, on contemple, on admire, on se récrie et l'on passe outre. D'un cachemire il n'en est point ainsi : cela s'emporte et surtout se porte. Que de tentations ! Et ces beaux diamants, les premiers du monde, si finement, si dextrement, si *aériennement* montés ! Et ces vases d'argent à émail bleu, d'une si parfaite élégance ! Ici la tentation est moins forte ; elle cessera tout à fait devant ces armes singulières qu'un homme a passé sa vie à sculpter, à fouiller artistiquement des matières les plus précieuses, et qui ne peuvent servir à rien, car leur modèle date du temps des arquebuses, et c'est avec ces mèches ou ces rouets qu'on tirait un coup toutes les cinq minutes à la bataille de Crécy. Ces riches sabres, en revanche, ont toute leur valeur, qui ne peut s'altérer, car ils sont faits de cet acier incomparable dont ne peuvent approcher nos usines d'Europe. Leur forme recourbée les rend seulement impropres, malgré leur grande qualité, à un service réel ; car on ne se bat plus à la mamelouk, si ce n'est au Cirque-Olympique ; mais tout cela a, par contre, l'avantage d'être magnifique, poétique et historique, car c'est réellement la poésie de ce peuple moribond qui s'exhale dans ces monuments de son art ; c'est son histoire, c'est son passé qui s'y reflètent, et il le faut bien, puisqu'il n'a point d'avenir, et, pour ainsi dire, pas de présent !

Une des grandes curiosités et une des plus inédites de l'exposition indienne est une collection nombreuse de petites statuettes en ivoire ou en bois peint, admirablement travaillées, et représentant les différents états, castes, rangs, personnalités de la société in-

dienne. Au fond, ce sont des jouets d'enfant, produits par un peuple enfant, quoique dans la dérépitude. Mais ces jouets sont singulièrement perfectionnés et de plus fort instructifs. Une de ces séries de statuettes nous montre au grand complet la marche d'un prince indien et de sa suite, hommes et bêtes. On peut voir par là ce que c'est qu'un cortège royal dans un pays où le moindre particulier ne peut pas avoir moins de trente domestiques. Il lui en faut un attiré pour la plus petite fonction, car aucun, sous nul prétexte, ne consentirait à empiéter, s'agit-il de la vie, sur le domaine de son compagnon de servage. « — J'ai un laveur d'assiettes, écrivait Jacquemont, qui ne fait que cela au monde, et je n'ai que deux assiettes. Par exemple, si l'une n'est pas propre, gare à l'échine du rinceur ! » Cette innombrable, inutile et oisive domesticité est l'image exacte de ce grand pays de l'Inde qui compte cent millions d'habitants et est mené, baguette en main, par une petite poignée d'hommes.

L'Australie paraît devoir être pour le Royaume-Uni un autre Eldorado. Tout y vient, tout y prospère : les céréales y abondent sur un sol d'une fertilité merveilleuse ; le coton y viendra, quand la fièvre de l'or se sera un peu dissipée. Actuellement, les Australiens disent, comme les trois jouvenceaux de la fable de la Fontaine :

Passes encore pour bâtir, mais planter à cette heure !...

et chacun de courir aux mines. C'est près d'un milliard d'or, dit-on, que l'Australie a déjà jeté dans la circulation depuis qu'on exploite ses gangues. On en voit à l'Exposition de magnifiques. Dieu ! que c'est beau, l'or natif ! Néanmoins, une autre richesse, plus solide peut-être, est pour l'Australie une admirable et abondante production de laines-mérinos, dont les plus beaux échantillons figurent au Palais de Cristal, et dont on ne saurait trop admirer la finesse, la douceur et la longueur. Pays évidemment réservé aux plus grandes et plus brillantes destinées.

Le Canada a envoyé au Palais de Cristal, et résumé dans un trophée original, ses productions fort diverses : précieuses fourrures, loutres, castors, martres, renards noirs d'un prix presque inestimable ; ses beaux bois de construction d'essences infiniment nombreuses, parmi lesquelles le cèdre et l'épinette rouge ou *tamarac*, très-employé pour les constructions navales ; ses poissons et bœufs salés, et autres substances alimentaires ; ses céréales, ses métaux qui embrassent presque toute l'échelle de la minéralogie ; ses produits manufacturiers qui témoignent d'une industrie déjà assez en progrès, et ses machines agricoles, pour la perfection desquelles nul peuple ne l'emporte sur ce pays riche, fertile, paisible et heureux.

La Guyane anglaise a envoyé ses sucres, ses innombrables essences de bois de construction et d'ébénisterie ; ses fibres textiles de palmiers, d'agaves, etc., obtenues sans culture, et pouvant remplacer avantageusement le chanvre, qui nous manque un peu par suite de la guerre avec la Russie ; des féculs locaux, des résines, des gommes, etc., etc.

S'il était permis de goûter aux nombreuses et appétissantes substances alimentaires comprises dans l'Exposition anglaise, comme d'aucuns visiteurs inquiétants semblent en manifester l'intention, la Jamaïque fournirait au festin, pour le couronner, le sucre, le

café et ce fameux rhum, le premier *rum du monde*, comme disent encore au dessert quelques plaisants un peu arriérés. Maurice fournirait les mêmes ingrédients, moins le rhum, mais avec un certain *tafia* qui ne laisse pas d'avoir son prix, et le Cap arroserait l'entremets avec son célèbre vin de Constance, si parfumé et si précieux. Ces trois colonies ont envoyé aussi les bois de teinture et d'ébénisterie que produisent leur sol et leur climat privilégiés ; des épices, cela va sans dire. Le Cap, a, comme l'Inde, joint à ses envois, des défenses d'éléphants et autres opimes dépouilles de bêtes rares et sauvages.

Suède, Norvège et Danemark. — L'industrie de ces trois pays lointains, qui furent réunis sous le même sceptre, qui offrent de si grands rapports et qui ont la même latitude, présente à tous les titres de grandes analogies, mais aussi quelques différences.

Pour la porcelaine, pour les instruments de précision, pour la quincaillerie et la coutellerie, pour le filigrane d'acier, produit essentiellement danois, la Suède et la Norvège le cèdent notablement au Danemark. Ce dernier pays offre des pelletteries intéressantes de phoques, d'ours blancs, de rennes, dont on fait des gants excellents... et des pianos — où le piano ne se fourre-t-il pas aujourd'hui ? Sébastopol en regorgeait !

La Suède brille par ses machines et ses incomparables fers, si doux et si flexibles, qu'on peut faire décrire le cercle à une lame de sabre sans la briser ni la fausser ; des vases et des meubles de porphyre, des fourrures. Comme objets curieux, elle expose le traineau du roi Oscar, très-simple, mais doublé de précieux petit-gris ; la Norvège, de singuliers petits cabriolets de montagne à une seule place, fort admirablement suspendus et très-légers ; un traineau de Finlande, en forme de bateau, avec attelage pour un renne, et dans ce traineau un mannequin, revêtu du costume national.

Pays-Bas. — La partie la plus importante de l'exposition de Hollande est très-certainement une vitrine sur laquelle on lit l'inscription suivante : *La guerre avec la Russie privant le commerce, entre autres productions, de son chanvre, l'exposant a pour but de montrer à l'industrie textile des matières premières d'autres contrées.* Ces nouvelles matières textiles viennent en grande partie de Java, de Manille, du Brésil, et promettent à l'Europe des ressources précieuses qui menaçaient de lui manquer.

La Hollande a envoyé, en outre, ses célèbres toiles et ses non moins célèbres fromages, autour desquels se groupent d'autres comestibles non moins estimés, des pains d'épice fameux, des liqueurs exquises, des sucres du plus beau blanc et du plus beau grain.

Un produit plus artistique est sa sculpture sur bois, pour laquelle elle a conservé la tradition des Espagnols, si habiles en ce genre d'ouvrages. Deux chaires de vérité qu'elle expose, sont deux des plus belles pièces, non-seulement de la nef, mais de tout le Palais de Cristal. On remarque aussi ses modèles de constructions navales, un peu lourds, et que les marins des autres pays ont facieusement surnommés *les gros ventres* ; mais par contre d'une précision et d'une solidité remarquables.

Item, la calèche de S. M. le roi de Hollande, fort bien agencée, mais très-simple et convenant aux mœurs de ce pays, peu enclin à l'ostentation, bien que

possédant de grandes richesses, dues précisément, en partie, à cette simplicité.

Avec les diamants qu'on taille si bien dans les Pays-Bas, la partie brillante de l'exposition néerlandaise consiste dans les belles laques et les splendides porcelaines du Japon, pays fermé et défiant, dont commercialement la Hollande a le monopole, étant le seul pays d'Europe admis à trafiquer avec les Japonais dans l'ile-comptoir de Kiusiu.

A l'Exposition de la métropole il faut ajouter celle de ses très-importantes colonies, Java, les Moluques et plusieurs autres îles de l'archipel indien. Les produits en sont fort riches, mais consistent surtout en matières premières, propres à ces contrées. Les grandes curiosités asiatiques figurent et nous les avons déjà vues dans l'Exposition de l'Inde anglaise.

Belgique. — Les fameuses dentelles de Malines et de Bruxelles, les armes et les draps de Verviers et de Liège, les fils et les toiles de Flandre, forment la base de l'exposition belge, très-considérable, et qui, dédaignant les colifichets, n'a guère exposé que des objets commercialement très-sérieux. Les machines, la carrosserie, le zinc, le fer complètent ce contingent important, et très-digne de la puissance de production de nos industriels voisins.

Villes anséatiques, Luxembourg, Hesse, Francfort-sur-l'Oder, Oldenbourg. — Comme points maritimes extrêmement fréquentés, les villes anséatiques ont plus de commerce que d'industrie. Hambourg a ses cigares et un papier nouveau à cigarettes, fabriqué des côtes et débris du tabac, ce qui vous importe sans doute fort peu, mesdemoiselles; de beaux cuirs tannés et vernis, et des meubles construits avec soin, mais, comme l'on dit vulgairement, sans goût ni grâce. Hambourg, Brême, Lubeck, produisent *ex æquo* des conserves alimentaires, renommées et recherchées dans toutes les marines du monde; précieuse industrie, qui préserve indéfiniment de la destruction et de la corruption les substances les plus diverses. Que ne peut-on conserver l'homme par le même procédé? Il est vrai que l'habitation d'une boîte de fer-blanc, hermétiquement scellée, présenterait peu de charmes, et qu'en définitive, mieux vaut vivre et mourir au grand air quand il plaira à Dieu, qui fait bien ce qu'il fait.

Luxembourg brille par ses gants, Francfort par sa typographie, le grand duché de Hesse par ses peaux et cuirs, l'électorat de Hesse par ses émaux et ses jolis jouets d'enfants. On sait que c'est là une des spécialités de l'Allemagne du sud; et je trouve que cette préoccupation d'assurer le bonheur de l'enfance atteste la bonté d'un peuple. Ces jouets ont l'avantage d'être fort ingénieux, bien faits et à très-bas prix.

L'exposition d'Oldenbourg est particulièrement séduisante. C'est là qu'on perce, monte, polit les belles agates d'Oberstein. De plus, on y travaille toutes les pièces dures du Brésil, topazes, améthystes, cornalines, chalcédoines, aventurines, jaspé, lapis-lazuli, etc. Que la nature est bonne de nous avoir donné, avec tout ce qu'il faut pour vivre, tant de magnifiques choses superflues, si l'on veut, et cependant si nécessaires!

Prusse. — L'exposition de la Prusse résume bien le caractère de l'industrie allemande, qui est la sincérité, la conscience; j'ai presque dit l'ingénuité, qualité que je prise beaucoup. Au delà du Rhin, on n'a point cher-

ché en général à se surfaire pour la circonstance, à se montrer plus beau qu'on n'est: les produits envoyés sont ceux qui toute l'année se fabriquent et se débitent; et cette absence de charlatanisme est d'autant plus méritoire qu'elle est, convenons-en, moins commune. L'industrie allemande a un autre avantage, non moins appréciable, celui de produire à très-bas prix.

Il y a donc peu de luxe dans cette exposition; mais en revanche beaucoup d'objets très-utiles. Si la rêveuse Allemagne a sa tête dans les nues, elle sait fort bien et fort judicieusement employer ses bras pour le bien-être terrestre, et rien n'est si favorable à la rêverie que le bien-être. Pour que l'esprit ait toute sa force et donne toute sa mesure, il faut que le corps, cette *guenille*, si chère au bonhomme Chrysale, ait ses satisfactions légitimes, ou du moins ne connaisse point la souffrance; c'est là le beau côté de la production germanique, qui manque parfois, dans sa sagesse pratique, de légèreté et de grâce.

Cependant, l'orfèvrerie, la bronzerie, la céramique, la porcelaine et faïence, et les verreries de la Prusse ont fait de notables progrès comme élégance et goût. Mais ce qui donne le cachet à son exposition, ce sont les choses usuelles, les draps, les toiles, la coutellerie, la quincaillerie, l'emploi sous les formes les plus utiles des minéraux non précieux, c'est-à-dire non coûteux parce que la nature les a répandus à profusion, mais au fond plus précieux que les métaux rares et chers. A la grande rigueur, on pourrait se passer d'or, même comme monnaie; et des nations fort commerçantes en ont été longtemps privées à ce titre, sans grand dommage; mais une société où manquerait le fer ne pourrait pas subsister.

La Prusse emploie donc industriellement et avec grande habileté le plomb, le cuivre, le zinc, le fer, et aussi ce métal peu connu en France, que l'on nomme nickel ou argent allemand. Les tôles, les cuivres et zinc laminés, et surtout les aciers fondus de la section prussienne excitent l'attention et l'admiration des connaisseurs. En ce dernier métal, on remarque des cloches dont il serait bien difficile de ne pas emporter un souvenir; car elles tintent perpétuellement, avec un son des plus argentins, je l'accorde, mais dont les sacristains de Bloekbun (usine où elles furent fondues) me semblent abuser un peu. Ils ont pour leurs belles sonneries la passion que nourrissait Quasimodo pour les cloches de Notre-Dame. Depuis que nous sommes dans l'Annexe, on a déjà sonné trois fois la grande messe, et six fois les vêpres; et voici que l'on recommence, c'est sans doute pour l'*Angelus*.

Les laines, les lins et les tissus de la Prusse sont remarquables. Les ustensiles de ménage sont très-soignés et très-peu chers. Les appareils de chauffage méritent une mention particulière; ceux surtout des fourneaux et des calorifères, qui fonctionnent avec le gaz pour combustible, innovation pour laquelle la Prusse se montre fort en avant des autres pays; un double courant d'air pousse en avant le gaz, qui s'arrête et vient brûler sur une toile métallique.

Les curiosités de la Prusse, car il en faut toujours, ne fût-ce que comme enseignes, sont des amadou immenses, dont on fait des *casquettes*, innovation qui semble n'avoir pu prendre naissance que dans un cerveau brûlé; un buste de Napoléon I^{er} à Sainte-Hélène, en caoutchouc durci; un beau bas-relief en argent fin galvanoplasté, offert par la ville de Berlin au prince de Prusse, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire

de son mariage; un magnifique album, relié en ivoire et orfèvrerie, offert au même par les provinces rhénanes, et retraçant les plus beaux sites de ces pays si pittoresques; des ornements d'un goût mauresque, exécutés en simple zinc, sur les dessins du grand architecte Diebitsch; une statue en bronze damasquiné, de Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, qui forme l'une des pièces monumentales de la nef; et enfin les quinze *eaux de Cologne*, de Jean-Marie Farina, qui sont toutes la véritable.

Plusieurs principautés allemandes, le Mecklembourg, le Hanovre, le duché de Brunswick, les Saxe-Cobourg, Gotha et autres, se sont groupées autour de la Prusse et ont enchevêtré leurs produits avec les siens, qui s'en distinguent peu. Il est donc inutile d'entrer dans le détail de ces expositions minuscules.

Saxe (royaume). — Ce qui caractérise la production très-considérable de ce pays, puisqu'il exporte annuellement pour deux cents millions de francs, ce sont les tissus de laine et de coton, principalement les draps et la bonneterie. Cependant, il n'a pas d'immenses manufactures; mais une grande partie de ses habitants exerce à domicile l'industrie du tissage, comme les *cannots* lyonnais. Il a aussi des broderies et des dentelles estimées. Le reste se différencie peu des autres pays allemands.

Bavière. — Beaux minerais, instruments scientifiques, bronzes en poudre, belles armes rayées, cristallerie superbe, pierres lithographiques renommées dans les arts: voilà ce qui distingue cette exposition peu brillante, peu étendue, mais d'un mérite fort solide.

Autriche. — L'exposition de l'Autriche offre l'exact reflet de la constitution si mixte et si hétérogène de cet empire, où tant de peuples, de races diverses, Slaves, Allemands, Italiens, Hongrois, se trouvent englobés. Mais, comme telle, elle offre un genre d'intérêt particulier et est fort riche, car elle embrasse les produits de beaucoup d'industries et de climats divers. Le riz de la Lombardie et le maïs des pays chauds y figurent à côté des avoines, des seigles, des froments du nord. La disette qui sévit avec tant de rigueur sur l'Europe depuis plusieurs années, a conduit à rechercher les moyens de panifier ce même maïs, et l'Autriche nous offre des échantillons de biscuits obtenus de cette substance, et qui sont, à ce qu'il paraît, fort propres à l'alimentation.

Son exposition minérale est fort riche; indépendamment de tous les métaux connus et employés ailleurs, elle en a plusieurs qui lui sont, pour ainsi dire, spéciaux: le tellure, par exemple, utile pour l'alliage et l'affinage des monnaies; le mercure, le nickel, le cobalt, l'antimoine et les alliages connus sous le nom de laiton, de packfond, de maillechort.

Les laines sont merveilleuses, et c'est l'Autriche propre qui les fournit en grande partie. On en fait des draps excellents, et surtout des draps blancs du meilleur usage et à très-bon marché. Les tabacs de la Gallicie et les beaux cuirs de Hongrie ne se recommandent pas moins. Pour fumer ce tabac, on exploite, on façonne, on cisèle, on sculpte, jusqu'à en faire de véritables objets d'art, le produit singulier connu sous le nom d'*écume de mer*; c'est la Crimée qui le fournit. C'est donc nous qui, désormais, allons

faire fumer l'Autriche, puisque nous voici en possession, au prix de tant de sang et d'efforts, de cette *Tauride* si célèbre dans l'antiquité, qui vit la fameuse expédition des Argonautes.

Les bois sont magnifiques, et, dans le nombre, on remarque, ceci nous touche plus que les constructions navales d'un pays sans marine, les beaux mélèzes débités et propres à fournir des tables d'harmonie pour les instruments de musique.

Ne parlons plus de la quincaillerie ni de la contellerie: ce sont choses trop générales à l'Allemagne. Mais l'armurerie autrichienne se distingue par des conditions de bon marché tout à fait extraordinaires. Voici des pistolets à quatre francs la paire, et ce ne sont point des pistolets de paille. Mais, par exemple, j'aime autant que tout autre que moi s'en serve. Le bon marché peut avoir ses dangers et ses mauvais marchands, dont le pire n'est pas celui qui vend.

En fait de produits autrichiens, il ne faut oublier ni le vin de Tokai, par malheur horriblement cher, et plus connu de nom que de goût en France, et les modestes *allumettes chimiques allemandes*, cette condensation du feu, cette invention vulcanienne qui eût fait brûler son auteur comme sorcier, il n'y a pas seulement un siècle, et qui est aujourd'hui si vulgarisée que le briquet et le silex primitifs se trouvent relégués parmi les produits antédiluviens. Et cependant, que de fois, nous qui ne sommes pas encore bien vieux, nous les avons vu battre l'un contre l'autre, au grand dam et dommage des doigts, qui se meurtrissaient quelquefois cinq minutes, sans pouvoir obtenir l'étincelle désirée qui vint dissiper les ténèbres. Pour bien apprécier le progrès incessant, accompli en tous sens sous nos yeux et sans que nous en ayons grande conscience, il faudrait, comme Epiméride, disparaître vingt ou trente ans de ce monde et y revenir ensuite. Quels éblouissements, quelles surprises au retour! Mais, puisque cela est impossible, restons tranquillement en cette vallée de larmes, et tâchons d'ouvrir bien les yeux, en attendant le jour où le sommeil définitif nous les fermera à jamais.

On travaille fort bien la nacre en Autriche, et on en fait beaucoup de petits objets très-mignons et très-agréables, mais surtout des boutons par quantités innombrables. Il paraît que l'usage des cannes y est fort répandu, car on n'y en trouve pas moins à cette exposition que de pipes, et ce n'est pas peu dire.

Nous n'apprenons rien à personne quand nous dirons que les cristaux de Bohême tiennent le premier rang dans l'Exposition par leur fini, leur élégance et l'harmonie de leurs couleurs. La céramique du même pays est moins brillante, et la porcelaine se distingue moins par le luxe que par l'extrême bon marché, ce qui est d'ailleurs un grand mérite. On imite fort bien en Bohême la porcelaine de Chine, mais j'avoue que j'ai peu de goût pour les imitations, et puisque nous en sommes ou étions tout à l'heure sur la cristallerie, j'aimerais assez que chacun dit avec un de nos bons poètes:

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Que citerai-je encore? De beaux papiers peints; des soieries assez remarquables, des cotonnades économiques, des châles très-jolis et d'un bon marché fabuleux; des vêtements de feutre, oui de feutre, encore une des productions de la Bohême; d'élégantes pelisses en

fournures qui donnent à qui s'en revêt l'air d'un prince, mais ne sont malheureusement pas accessibles à toutes les classes. Il faut être au moins conseiller aulique pour se passer un tel luxe.

Comme carrosserie, on remarque une voiture de gala, que l'on a, non pas sans raison, comparée à un corbillard de première classe.

En général, cette exposition massive a de la puissance et une très-grande universalité.

Dans notre prochain et dernier article, nous achè-

verons notre tour d'Europe, et des quelques autres pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique qui ont payé tribut à l'Exposition. Nous terminerons enfin notre travail général par cette revue spéciale d'objets féminins que nous avons cru devoir annoncer à nos lectrices, et qui sera, nous l'espérons, bienvenue d'elles, en leur prouvant tout particulièrement la préoccupation qui nous a constamment guidé de nous placer au point de vue de leur âge et de leurs goûts.

FÉLIX MORNAND.

L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

(Troisième et dernier article.)

II

La nouvelle époque qui s'ouvre sur la France avec la fin du règne de Louis XIII est celle des grandes individualités littéraires : à l'hôtel de Rambouillet, c'est le délire après la fièvre, comme la période précédente avait été la fièvre après la santé. De nouveaux poètes apparaissent encore dans la chambre d'Arthénice, Benserade, Sarrazin, Scudéry et sa sœur, la pâle et virile demoiselle de Scudéry, et Cotin, et l'abbé de Pure, et d'autres écrivains bientôt illustres, Saumaise, et Fléchier, par exemple. La foule des auteurs devenait pourtant trop grande pour que le seul sanctuaire d'autrefois pût la contenir ; elle s'était dispersée dans différents cercles qui se tenaient ou chez le prince de Conti, ou au Petit-Archevêché, sous la présidence du coadjuteur de Retz, le *petit Catilina* ; mais l'assemblée la plus fameuse avait lieu dans une chambre sans lambris, un réduit vraiment poétique, que les philosophes mêmes auraient pu envier au poète, car il valait bien la tonne de Diogène. Il y avait bureau d'esprit au pied du lit de l'infirme Scarron ; les grands seigneurs y allaient rire assidûment. Leur gaieté, du reste, ne l'enrichissait point ; aussi écrivait-il :

Ce n'est que maroquin perdu
Que les livres qu'on dédie.

Il fallait bien que les seigneurs abrégassent le chapitre des pensions, depuis que se multipliait si vite le nombre de ceux qui aspiraient à être pensionnés.

On rencontrait chez Scarron toutes sortes de gens : c'était un terrain neutre où la roture et la noblesse, la richesse et la poésie se coudoyaient sans prendre d'ombrage et sans se témoigner d'envie. Les poètes de Richelieu, fort désœuvrés après la mort du maître, ne bougeaient de là, Bois-Robert surtout, qui avait essayé en vain d'entrer au Petit-Archevêché.

L'hôtel de Rambouillet était demeuré le cercle d'élite, Julie d'Angennes y employait de son mieux ses dernières années de jeunesse et de liberté. Sa mère et le marquis la menaçaient d'une chose terrible et bien vulgaire ; en un mot, ils voulaient la marier à M. de Montausier, qui attendait douze ans le consentement de la belle muse ; c'était un excellent gentil-

homme, grave, froid et un peu pédant, mais d'une probité sévère et d'une vertu proverbiale. Nommé plus tard gouverneur du dauphin, fils de Louis XIV, il lui disait à sa majorité : « Monseigneur, ma tâche est finie ; j'ai pu me montrer rigoureux : si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez ; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, et je m'en consolerais. » Des raisons de famille lui avaient fait une loi de rechercher une des filles les plus aimables sans doute et les plus vertueuses, mais la plus folle peut-être de tout son temps.

Entré à l'hôtel vers 1633, il dut se croire, les premiers jours, enfermé, dans quelque petite maison. Il paraît qu'il se laissa aller d'abord à discuter sérieusement toutes ces choses nouvelles pour lui qui s'agitaient dans le cénacle et qui devaient lui sembler au fond autant de billevesées, car il aimait peu les lettres. Mais, comme le marquis de Rambouillet son futur beau-père, c'était un infatigable disputeur, dont le système en discussion n'était rien autre chose que de nier tout, ce qui le fit surnommer par madame de Sévigné : « Le grand semeur de négatives. » La loi d'intérêt qui l'avait poussé à demander la main de Julie, devint bientôt, quoi qu'il en fût, chère à son cœur. L'homme sage, le politique déploya toute la constance romanesque des héros de l'Urfé ; il apprit, malgré sa révolte intérieure, à se plier à ce monde qui l'entourait, ne s'en vengeant qu'en professant pour la marquise de Rambouillet ce qu'il appelait « une estime d'exception. » Il goûta la poésie, du moins en apparence, et ne pouvant offrir de la sienne, il sut en faire faire à propos à Voiture et à ses concurrents. Au fond, il avait des longtemps gagné le cœur de Julie, mais c'était une tâche moins facile que de conquérir son esprit.

N'était-ce point une fatalité qui avait inspiré au marquis de Montausier cet attachement pour une muse ? Encore s'il avait fréquenté l'hôtel quelques années plus tôt, au temps où la sagesse s'y glissait quelquefois par la petite porte ! Mais à cette époque, l'esprit de coterie ne se dissimulait plus dans la chambre d'Arthénice, et la gazette en vers, de Loret, qui se publiait chaque semaine, en faisait bien des gorges chaudes. Le patronage des lettres avait échappé aux maîtres de l'hôtel et à quelque maître que ce fût, car, après le *Cid* et *Cinna*, la poésie n'avait plus besoin d'être patronnée. Qu'avait le cercle de Julie à op-

poser à ces productions immortelles? Les lettres de Voiture déjà surannées, les lettres aigries de Balzac, qui commençait à vieillir et devenait chagrin, les poésies de Sarrazin et de Benserade et les anecdotes de Ménage. L'Académie avait en main la direction de tous les travaux qui s'essayaient sur la langue; l'hôtel de Rambouillet n'avait plus de raison d'être. Comme le public n'en faisait plus d'estime, il s'en vengea en médisant du public et en professant du mépris pour la foule. La poésie, dans la chambre d'Arthénice, eut, comme les religions antiques, ses mystères et ses initiés, et tout ce qui n'était point de ceux-là y fut appelé profane. Ce fut le temps des tours de force poétiques, le temps des acrostiches et des quatrains à rime uniforme; la pensée tant torturée en mourut bientôt. Alors naquirent à sa place les petits genres littéraires, les histoires à l'espagnole; celles, par exemple, de *Zélide* et d'*Alcidalis*, composées de compagnie par Julie, Voiture et mademoiselle de Scudéry. Il était réservé à cette muse nouvelle de raffiner les vieux Romains et de leur prêter généreusement dans ses livres les mœurs et les faveurs des modernes héros de l'Astrée.

On tenta de faire de la vie un roman à la façon de mademoiselle de Scudéry. On inventa des classes où chacun se voulut ranger; on se débaptisa pour se donner des noms étranges tirés des *Histoires merveilleuses* de Rome ou d'Athènes; on se couvrit enfin de tous les oripeaux antiques et des ridicules modernes. Toutes les dames de l'hôtel se divisèrent alors en *spirituelles* et en *galantes*, désignations honnêtes et ingénieuses, qui remplaçaient ces mots grossiers de vieilles et de jeunes. Elles avaient juré une haine éternelle à la prose et aux vulgarités ordinaires, et le mariage passait parmi les galantes pour un de ces malheurs qui se subissent, mais qu'il est beau de braver! Galantes et spirituelles portaient d'ailleurs un nom commun, celui de *Précieuses*, que Molière a si bien raillé. Hommes et femmes, tous vivaient à l'hôtel d'une vie factice et qu'au fond ils devaient eux-mêmes trouver monotone, car ils n'en renouvelaient pas les éléments. Ils s'étaient transportés en pleine fable: Paris, dans leur langage, s'appelait Athènes; Notre-Dame, c'était Délos, et la place Royale, où se promenait le beau monde, était devenue la place Dorique. Toute la géographie de la France avait été bouleversée: Tours, c'était Césarée; Lyon, Milet; Poitiers, Argos; Aix, Corinthe. Quant aux noms du calendrier, quant aux noms patronymiques, nobles ou roturiers, on aurait rougi de les prononcer, et celui qui, dans le cénacle, eût appelé Louis XIV, encore enfant, autrement qu'Alexandre, eût encouru le risque de passer pour un grand factieux. On avait joué à Richelieu le mauvais tour de le nommer Caton, et Mazarin avait été ouvertement baptisé Sénèque. Dans cette distribution de noms glorieux, les poètes ne s'étaient point oubliés eux-mêmes, et ces grandes métamorphoses avaient fait de Chapelain un Chrysanthé, de Voiture un Valère, de La Calprenède, Calpurnius; de Scudéry, Sarraïdès. Sarrazin, peut-être par moquerie, avait été chercher plus haut et plus loin son surnom; Sarrazin le Normand, l'aigrefin qui avait fait sa fortune chez le prince de Conti, compté presque au nombre des serviteurs, Sarrazin, qui se laissait traiter de *poète* par le coadjuteur, et qui n'avait certes rien d'un conquérant, s'était appelé Sésostri.

L'occupation à laquelle se livraient tous ces beaux esprits débaptisés, c'était surtout de refaire un nouveau dictionnaire et une nouvelle langue, à l'aide de

la périphrase et de la précaution oratoire. Ils voulaient sans doute renchérir sur l'Académie et prouver qu'elle n'avait pu les remplacer avec fruit. Ils s'essayerent d'abord à trouver un nom dans le beau langage à toutes les choses communes dont chacun se sert par nécessité, mais dont il était bien de faire voir l'usage sous un nouveau jour. Le fauteuil s'appela désormais *la commodité de la conversation*, le miroir *le conseiller des grâces*, et ce terrible bonnet de nuit, si redouté des précieuses, devint *le complice innocent du mensonge*. Ce fut sans doute un grand travail que de débaptiser tous les ustensiles dont on se sert à table; mais, en vérité, pouvait-on dire un plat?... Avec toutes ces préoccupations sérieuses, on dansait toujours beaucoup à l'hôtel... Cela se nommait *danser proprement*.

Les influences qui pesaient alors sur le cercle de l'hôtel, c'étaient, comme nous l'avons dit, celles de mademoiselle Scudéry, et de Scudéry son frère. L'heureux Scudéry, qui écrivit sans jamais travailler et qui fut fameux sans avoir rien écrit de bon, était l'un des exemples les plus curieux de cette confiance aveugle en soi-même dont certains hommes sont capables. En tête de ses œuvres, au-dessous de son portrait, il avait écrit :

Et poète et guerrier,
Il aura du laurier.

Il prétendait avoir eu autrefois un régiment; il disait aussi avoir été riche, et contait comment la foudre l'avait ruiné en tuant, dans une fête publique, au milieu de cent mille personnes, son plus gros débiteur. Il avait toute la fierté d'un hidalgo: il présentait un jour un placet au roi, en lui disant que c'était seulement pour avoir l'honneur de l'approcher. Du reste, il était très-brave: on l'appelait *Mâche lauriers*. Il choisissait le plus souvent, pour les héros de ses compositions, de fameux conquérants comme Alarie; il mit aussi en scène le grand Annibal, et l'on ne parla longtemps dans la ville que du *grand animal* de Scudéry. Ordinairement il signait ses romans: *l'Homme du désert*, et les datait du *Marais*, où il vivait. D'abord il avait fait des comédies, *Lygdamon* et *le Trompeur puni*; l'*Astrée* était la mine où il puisait beaucoup de sujets. Il ne fut jamais raisonnable; mais il fut de l'Académie. Sa sœur, pleine de bon sens, quand elle n'avait ni la plume à la main ni la poésie en tête, ne fut guère plus heureuse dans les sujets qu'elle choisit, mais elle écrivit mieux. L'histoire de sa carte du Tendre est si connue, que nous ne la rappellerons pas; d'abord elle aida surtout son frère et se borna elle-même à quelques essais, choisissant volontiers pour types ses propres amis et les gens de cour qu'elle rencontrait dans les assemblées. Elle parlait encore plus qu'elle n'écrivait, et ne faisait qu'ouvrir cette boutique de verbiage que plus tard elle achalandait si bien. On la nommait pourtant déjà Sapho. Chose étrange! Elle était liée avec les gens les plus vraiment fins de son temps, avec Pélisson, Charpentier l'académicien, avec la jeune Marie de Chantal, qui devint madame de Sévigné. C'est que, nous l'avons dit, en dehors de ses manies littéraires, elle était sage et pénétrante; la première elle apprécia la Fronde, et d'un mot: « Le roi, dit-elle, se souviendra longtemps de ce qu'on lui fait aujourd'hui. » Elle écrivit dans la suite pour réparer sa fortune, que son frère ébréçait sans cesse; alors elle faisait des vers

qu'on s'arrachait. Il y eut surtout un quatrain qui fit fureur. Il était dédié au prince de Condé, qui, prisonnier à Vincennes, cultivait des fleurs pour tromper le temps et l'ennui :

En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
Arrose d'une main qui gagnait des batailles,
Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles,
Et que Mars était jardinier.

Mademoiselle de Seudéry avait précisément l'âge de Julie d'Angennes. Celle-ci atteignait trente-cinq ans, car tous ces faits comiques ou graves, féconds ou stériles, nous conduisent jusqu'à l'avènement de Louis XIV. Les affaires de la famille de Rambouillet étaient fort embarrasées ; les filles de la marquise avaient grandi, et M. de Rambouillet voulait enfin marier son aînée. Il avait d'autant plus de raisons de le faire, que toutes quatre avaient suivi cette pente poétique et fatale que Julie d'Angennes commençait maintenant à descendre. Mademoiselle d'Arquenay sacrifiait plus, quant à elle, aux belles manières qu'aux belles-lettres ; sa plus jeune sœur, mademoiselle de Rambouillet, depuis madame de Grignan, n'aimait rien au monde que les vers galants et la violette. Les deux autres, madame d'Yvè et madame de Saint-Étienne, se distinguaient encore par l'originalité violente de leurs caractères. Toutes quatre elles avaient choisi la même victime, ce pauvre et austère M. de Montausier, qui, avec ses prétentions matrimoniales, leur représentait la vile prose. Mais toutes quatre avaient aussi leur persécuteur, le terrible M. de Pisani, qui força un jour sa sœur d'Arquenay à le voir en bonnet de coton. Le mariage et la raison avaient pourtant un allié à l'hôtel, et c'était un poète, Godeau, *ce traitre de nain*, qui conspirait tout bas pour le bonheur de M. de Montausier. Avec sa nature fine et douce et son caractère respecté, Godeau avait parmi toute cette illustre famille les plus grandes privautés ; il était bon ami, et se servant quelquefois de façons qui n'étaient pas les siennes, il affectait d'être brusque pour donner des conseils à Julie. Il en donnait d'un autre côté à M. de Montausier, qui en avait grand besoin, car en fait de moyens vraiment poétiques, vraiment en cours sur le Parnasse, il était resté des plus ignorants. C'était sur l'inspiration de Godeau que le marquis avait fait composer par différents poètes le fameux recueil qui s'appela la *Guirlande de Julie*. L'ouvrage était sur vélin, chaque pièce contenue dans un dessin qui figurait une fleur ; à la deuxième feuille on voyait un zéphyr qui répandait des roses et des lis, et les vers étaient à la louange de Julie : chaque fleur lui rendait son hommage, et le lis parlait ainsi :

Devant vous je perds la victoire
Que ma blancheur me fit donner,
Et ne prétends plus d'autre gloire
Que celle de vous couronner.

Le ciel, par un honneur insigne,
Fit choix de moi seul autrefois,
Comme de la fleur la plus digne
Pour faire un présent à nos rois.

Mais si j'obtenais ma requête,
Mon sort serait plus glorieux
D'être monté sur votre tête
Que d'être descendu des cieus.

Cette pièce était de Tallemant des Réaux, le personnage le plus fin et le plus mordant de toute cette période. L'effet fut puissant sur le cœur de Julie d'An-

gennes. Aucune beauté vraiment, depuis Hélène, n'avait été plus chantée. Julie se laissa arracher une promesse et ne demanda plus que du temps. Mais elle ne répudia point pour cet engagement ceux plus anciens et plus sacrés qu'elle avait contractés avec le Parnasse, ses déesses et ses dieux.

Il se rencontrait cependant à l'hôtel des exemples capables d'influer sur la conduite de Julie, des vertus raisonnables, des esprits qui aimaient le beau autrement qu'au superlatif, des femmes vraiment aimables, et qui, suivant l'expression de Ménage, se laissaient aussi peu d'être belles que sages. On y voyait cette Marie de Chantal dont nous avons parlé, et mademoiselle de la Vergne, depuis madame de la Fayette, toutes deux élèves de Ménage, celle-ci franche et simple, cachant de son mieux tout ce que valait son esprit ; celle-là, au contraire, un peu trop empressée peut-être à le faire valoir, mais si charmante, si gracieuse et si enjouée. Ménage, leur maître, était un avocat d'Angers qui était venu écrire à Paris. A Angers, il passait pour le plus grand médisant de la ville, qui était déjà fort peuplée ; à Paris on l'obligea à être membre de l'Académie, dont tous les politiques s'étaient faits ses amis par peur, car il avait un terrible esprit, et c'était un malheur quand il l'appliquait à médire. Il vivait alors au Petit-Archevêché, fort aimé du coadjuteur, et là il tenait des réunions à la Malherbe avec les *petits Boileau* qu'il exerçait à frapper contre Chapelain. Il avait écrit les *Menagiana*, véritables mémoires comiques et critiques du temps, et quoique les pédants ne fussent bien fort, il avait fait d'excellents travaux sur les origines de notre langue. Aussi ne manquait-il ni de places ni d'honneurs, et il pouvait dire en se caressant le menton : *La regina di Suecia scrive a me*. Pourtant ce que Ménage avait de plus cher au monde, ce n'étaient ni les honneurs ni les gros bénéfices, mais l'amitié de ses deux anciennes élèves. Il passait la plupart de ses matinées avec elles, apprenant à mademoiselle de la Vergne le secret d'écrire : mademoiselle de Chantal se défendait d'imiter sa compagne ; elle disait qu'on voulait avoir de l'esprit impunément dans sa famille, sans jamais le livrer au public. Le soir, Ménage accompagnait souvent les jeunes filles à l'hôtel de Rambouillet, et il faisait au retour plus d'un bon conte sur la rigueur de Julie envers M. de Montausier. Mademoiselle de Rabutin-Chantal ne pouvait mal accueillir ses railleries... car son isolement dans le monde la forçait à des résolutions contraires à celles de la reine d'Angennes et moins héroïques sans doute : elle devait se marier à dix-huit ans.

Julie se maria cependant. Ce grand événement, aussi fameux que la prise de Troie ou que la défaite de Roncevaux, eut lieu en 1645. Godeau, alors évêque de Grasse, célébra le mariage. La nouvelle marquise de Montausier, qui avait alors trente-huit ans, nourrissait les plus poétiques et les plus grands projets. Continuer sa royauté ne lui semblait pas impossible ; il était digne d'elle de l'étendre et de l'illustrer. Mais le malheur ne respecte rien, pas même la poésie. M. de Rambouillet mourut, et la même année, M. de Pisani fut tué à Nordlingen. Ce fut un grand deuil pour la famille : madame de Rambouillet n'apparut plus désormais que plongée dans une tristesse que, jusque-là, ses infirmités n'avaient pu lui donner, et les réunions de l'hôtel cessèrent bientôt.

L'enthousiasme, engourdi d'ailleurs, de tous les ha-

bitués de la chambre d'Arthénice ne s'était réveillé qu'un moment, vers 1631. Ce fut l'époque de Benserade, qui avait vécu jusqu'alors chez le duc de Brézé et qui venait de s'attacher au ministre de Lyonne. Flatteur et ironique, il avait été toujours accueilli par les grands, et il n'en était pas moins pensionné par Mazarin, le grand ennemi de la noblesse. A cet instant où le goût s'épurait en France, grâce aux grandes productions des Corneille et des Pascal, Benserade se présentait comme le dernier chevalier de toute la fausse littérature de la période précédente; aussi fut-il bientôt l'homme important de l'hôtel de Rambouillet. Cette année-là même eut lieu, entre lui et Voiture, cette grande bataille poétique qui engendra deux factions aussi terribles qu'en Italie autrefois celles des Guelfes et des Gibelins. La cour et la ville se partagèrent sur les sonnets de Job et d'Uranie; il y eut les Jobelins et les Uraniens, le prince de Conti tenant pour Benserade et madame de Longueville pour Voiture. Il y eut aussi quelques gens de grand sens qui demeurèrent neutres, et firent courir ce quatrain si sage :

Uranie et Job, ce me semble,
N'avaient rien à se demander;
Ma foi, l'on devrait bien gronder
Ceux qui les mettent mal ensemble.

Malgré son mérite, sa vieille réputation et ses efforts pour la conserver, Voiture paraît avoir eu dans cette occasion quelque triste défaite. Il en devint plus jaloux encore et plus chagrin, et il se tut désormais. Au reste, cette grande querelle fut comme la dernière lueur du feu sacré qui s'éteignait dans les âmes des précieuses et des beaux esprits.

En 1639, tout l'hôtel de Rambouillet assistait à la première représentation des *Précieuses ridicules*. Quelques-unes des précieuses si impitoyablement mises en scène eurent l'esprit d'en rire; Angélique de Rambouillet, alors madame de Grignan, en prit un mortel chagrin. Elle avait vu l'enthousiasme public, elle avait entendu ce vieillard du parterre se lever tout à coup au milieu de la pièce et s'écrier, entraîné par son émotion : Courage, courage, Molière! voilà la bonne comédie. Molière vraiment n'avait fait que renchérir un peu sur la raillerie publique que les habitués de la chambre d'Arthénice avaient dès longtemps sentie pénétrer jusqu'à eux.

Alors le cercle de l'hôtel de Rambouillet avait, comme nous l'avons dit, cessé d'exister, après toutes ces pertes et tous ces deuils de famille. La marquise, d'ailleurs, était octogénaire; après la mort du marquis, elle avait vécu entre sa fille et son gendre, entourée de soins et d'affections, élevant sa petite-fille, qui promettait de lui ressembler. Bientôt madame de Montausier quitta sa maison pour la cour; elle était nommée dame d'honneur de la reine, et son époux le marquis, peu après le duc de Montausier, devenait gouverneur du Dauphin. A la cour, Julie d'Angennes n'avait pas entièrement renoncé à son pédantisme, mais on l'accusait d'avoir pris en plus quelque peu d'ambition. Il paraît qu'alors elle avait oublié la poésie pour les honneurs; elle n'avait pas rompu pourtant ses amitiés et voyait familièrement les poètes, Molière excepté, qu'à l'exemple de sa sœur de Grignan, elle ne pouvait souffrir.

Ainsi l'histoire de cette illustre maison, qui fut en même temps celle de la littérature, un demi-siècle durant, était terminée. La source était tarie, de la-

quelle avaient coulé tant de vers et de prose, tant de pensées trop souvent artificielles, mais toujours élégantes; tant de genres littéraires, sinon sérieux, du moins nouveaux et piquants; tant d'afféterie, il faut l'avouer, et tant de ridicules, mais aussi tant d'esprit. Grand mouvement, si l'on veut le comparer surtout aux petites choses de l'époque, aux mesquines préoccupations politiques qui engendraient alors l'opposition à Richelieu et la Fronde, agitation vraiment féconde, et qui ne fut pas étrangère à l'éclosion si forte et si sagement contenue de cette grande littérature dont la première gloire fut un Pascal et la dernière un Fénelon. L'hôtel de Rambouillet avait accompli jusqu'à la fin sa destinée : grâce à lui, les lettres épurées ne craignaient plus les lecteurs vertueux, et les mœurs de la plus haute classe au moins n'étaient pas indignes des lettres. L'esprit si sage de la noble marquise avait été la pierre de touche de bien des talents contemporains. L'esprit chatouilleux de Julie d'Angennes, en renchérissant sur les aimables exigences de celui de sa mère, n'avait pu nuire aux lettres en leur demandant tout à coup trop de délicatesse, s'il est possible qu'elles souffrent de l'excès de cette qualité dont elles offraient d'ailleurs encore trop peu. Cependant toute cette noble famille de Mécènes devait éprouver l'ingratitude de son temps; l'hôtel de Rambouillet, pendant tout le règne de Louis XIV ne recueillit plus, à la cour surtout et à l'Académie, que des mépris et des rires moqueurs. La réaction fut excessive: Boileau la dirigeait, lançant à tout propos contre les anciens familiers de la chambre bleue ses traits brutalement corrects, son indignation de législateur poétique et de poète savant. Le premier bruit qu'il éveilla, et qui fut grand et éclatant comme un orage, sembla pourtant s'éteindre avec lui. A l'injustice envers l'hôtel de Rambouillet succéda l'oubli : le dix-huitième siècle négligea même de s'en souvenir, et ce fut à peine si Voltaire, l'historien du règne de Louis XIV, en daigna parler. A cette époque les livres de toute la pléiade poétique et romancière de 1640 n'avaient pas perdu cependant toute espèce de retentissement en Europe: d'Athènes, de la place Dorique où le beau monde les dévorait autrefois, les vicissitudes des temps et de l'opinion les avaient transportés au milieu des brouillards, dans cette vieille Angleterre qui vivait alors de l'imitation de notre société, tout en restant sans cesse d'un siècle en arrière, faute sans doute d'un pont sur le détroit. Durant tout le dix-huitième siècle, le *Cyrus* fit fureur de Douvres à Glasgow, et de Londres à Dublin. Quant à l'*Astrée*, sa nature éthérée l'aidant, il s'était envolé plus à l'ouest encore, jusqu'au nouveau monde qu'il étonnait.

Au commencement de notre siècle, lorsque de savants esprits recherchaient de toutes parts les matériaux de notre histoire littéraire, bien des périodes critiquées aveuglément, bien des influences amèrement moquées, furent jugées tout à coup d'une façon nouvelle. Ainsi en fut-il de l'hôtel de Rambouillet. Sans se préoccuper plus longtemps de beaucoup de ces poètes galants qui en avaient fait tout le lustre, ni du nombre de ces ouvrages trop patients inspirés par Julie, on se demanda surtout l'influence générale qu'avait eue sur les lettres ce patronage unique et fameux de la chambre d'Arthénice. Une des plumes les plus fines de notre temps, M. Rœderer consacra tout son talent à écrire l'histoire. L'hôtel de Rambouillet fut enfin réhabilité.

H. PERRET.

BIBLIOGRAPHIE.

AU COIN DU FEU, par ÉMILE SOUVESTRE.

Notre article de bibliographie est presque toujours consacré à quelques ouvrages sérieux, dont la lecture peut laisser après elle des enseignements utiles; cependant, mesdemoiselles, nous éprouvons un sentiment de plaisir véritable lorsque nous pouvons vous recommander en conscience un livre agréable, amusant, et tel qu'on le désire à votre âge. Mais ces recommandations sont rares, ce plaisir est une exception. Les littérateurs de notre temps n'écrivent guère pour vous, et, dans le champ rempli d'ivraie de leurs œuvres, dans les collections immenses de leurs in-octavo, nous ne trouverions pas à glaner pour nos lectrices la plus mince petite gerbe. Pouvons-nous analyser pour vous ces romans intimes, peintures d'un monde que vous ne connaissez pas, et qu'avec la grâce de Dieu vous ne connaîtrez jamais? Pouvons-nous vous recommander ces romans historiques, qui faussent l'histoire, qui dénaturent les caractères et les faits du passé, au profit de la petite fable inventée par l'auteur, œuvres de mensonge, dont l'esprit national devrait faire bonne justice? Seraient-ce les romans américains, assez en vogue aujourd'hui, que nous pourrions signaler à votre attention? Les quelques scènes d'intérieur, finement touchées, qu'on y rencontre par-ci par-là, ne sauraient nous faire passer par-dessus les caractères exagérés et faux, les situations invraisemblables, les tableaux d'une société où tout est déclassé, confondu, qui abondent en ces interminables volumes, et, tout en rendant hommage au talent, aux bonnes intentions des auteurs de *Gerty*, nous trouvons que leurs productions sont l'enfance de l'art, et laissent à désirer au lecteur l'intrigue, l'intérêt et les formes qui font des romans une œuvre littéraire.

Notre choix, vous le voyez, est très-difficile à faire, puisque nous ne voulons vous recommander que des créations sages, intéressantes, revêtues d'une forme heureuse, et qui puissent vous laisser dans la mémoire ou un récit touchant et dramatique, ou l'application de quelque principe moral, et, comme nous vous l'avons dit l'an dernier, nous ne voyons rien de mieux à vous indiquer, en fait de lectures amusantes, que *Walter Scott* et *miss Edgeworth*; l'un, qui réunit sur sa palette les plus brillantes couleurs de l'histoire, l'autre, qui a sondé les fibres délicates du cœur humain, et qui, d'un récit plein de grâce, sait toujours tirer une utile leçon. Cependant, en France aussi, il est quelques auteurs qu'on peut vous indiquer : Émile Souvestre est de ce nombre. Son talent, épuré par l'âge et par la pratique de la vie, revêtu d'élégance et de sobriété, a laissé quelques volumes dignes d'être lus en famille, à la veillée, et c'est là le plus bel éloge que nous en puissions faire; car, la lecture en famille est un acte de magistrature domestique qui exige la plus grande prudence dans le choix des livres offerts à la curiosité et à la méditation de tous, et c'est, il nous semble, une ambition digne des plus nobles esprits que de produire un de ces ouvrages qui soit

l'ami du foyer, le conseiller, le consolateur du père et des enfants! Cette pensée est apparue à Émile Souvestre; et, quittant les romans *humanitaires* et les questions sociales, auxquels il avait d'abord consacré sa plume, il a écrit, pour les bonnes gens, pour les cœurs simples, pour la mère entourée de ses filles, une suite de récits, de nouvelles, qui présentent, enchaînés sous une forme dramatique, une vérité morale d'une application familière.

Sa jeunesse avait peut-être été tentée de grandes ambitions littéraires : son âge mûr n'a pas cherché à franchir le cercle du foyer domestique, et c'est à cette seconde tendance, à cette seconde manière, comme disent les peintres, que nous devons une série d'œuvres excellentes : — *Chroniques de la mer*, — *Un Philosophe sous les toits*, — *Confessions d'un ouvrier*, — *le Foyer breton*, — *au Coin du feu*, récits courts, émouvants, moraux, auxquels nous n'avons, pour notre part, qu'un seul reproche à faire, c'est que, dans ces leçons de la vie, le sentiment religieux ne se fait pas toujours assez profondément sentir.

Pour vous donner une idée de ces œuvres que nous recommandons à votre attention, nous emprunterons au *Coin du feu* un petit apologue, qui se trouve en harmonie avec les enseignements habituels de votre journal.

« Les soirées d'hiver sont commencées à la ferme de Guillaume. Après le travail du jour, toute la famille se réunit autour du foyer, et quelques voisins viennent s'y joindre; car, dans les solitaires vallées des Vosges, les habitations sont clair-semées, et le voisinage établit une sorte de parenté.

» C'est là, autour du feu de pommes de pin, que les intimités s'établissent ou redoublent. La douce chaleur du foyer, la joie de la réunion, l'entraînement de la parole, animent les confidences; les cœurs s'ouvrent sans y prendre garde, les esprits se marient dans mille projets, on met en commun cette vie du dedans, sans laquelle l'autre n'est qu'une apparence, mais qui ne se révèle qu'à ses heures.

» Quelquefois le cousin *Prudence* vient lui-même partager la veillée, malgré la distance, et alors c'est fête à la ferme, car le cousin est le plus habile conteur de la montagne. Il sait non-seulement tout ce que les pères ont raconté, mais ce que disent les livres. Il connaît l'origine de tous les vieux logis et l'histoire de toutes les vieilles familles; il a appris les noms des grandes pierres couvertes de mousse qui se dressent sur les hauteurs comme des colonnes ou comme des autels; il est enfin la tradition du pays et sa science.

» Il en est, de plus, la sagesse! Il a appris à lire dans les cœurs, et il est rare qu'il n'y découvre pas la cause du mal qui les tourmente. D'autres connaissent des remèdes pour les infirmités du corps; le vieux paysan en connaît, lui, pour les infirmités de l'âme, et c'est pourquoi la voix populaire lui a donné le nom respecté de *Prudence*.

» C'est la première fois, depuis la nouvelle année, qu'il paraît à la veillée, et tout le moude, à sa vue, s'est récrié de joie. On lui a donné la meilleure place

auprès du foyer; on a fait cercle autour de lui; Guillaume a pris sa pipe et vient de s'asseoir vis-à-vis.

» Le bonhomme *Prudence* s'est tour à tour informé de tous les gens et de toutes les choses. Il a voulu savoir où en étaient les semailles, si le dernier poulain prenait des forces, et comment allait la basse-cour. La jeune fermière a répondu à tout sans trop d'empressement, comme si son esprit était ailleurs; car la belle Martha pense souvent au grand village où elle a été élevée! Elle regrette les danses sous les ormes, les longues promenades le long des blés avec les jeunes filles, qui riaient en cueillant des fleurs dans les haies, les longues causeries du four et de la fontaine. Aussi bien souvent Martha reste-t-elle les bras pendants et sa jolie tête penchée, tandis que son esprit voyage dans le passé.

» Ce soir, encore, tandis que les autres femmes travaillent, la fermière est assise devant son rouet, qui ne tourne point; la quenouille reste chargée de lin à la ceinture, et ses doigts distraits jouent avec le brin de fil pendant sur ses genoux.

» Le bonhomme *Prudence* a tout observé du coin de l'œil, mais sans rien dire; car il sait que les conseils sont comme les médecines amères que l'on donne aux enfants: pour les faire accepter, il faut choisir le moyen et le moment.

» Cependant la famille et les voisins l'entourent: — Bonhomme *Prudence*, une histoire! une histoire!

» Le paysan sourit et jette un regard de côté vers Martha, toujours inoccupée: — C'est-à-dire qu'il faut payer sa bien-venue, dit-il; eh bien! il sera fait à votre volonté, mes braves gens. La dernière fois, je vous ai parlé des vieux temps où les armées des païens ravageaient nos montagnes; c'était un récit fait pour les hommes. Aujourd'hui je parlerai (sans vous déplaire) pour les femmes et les petits enfants. Il faut que chacun ait son tour. Nous nous étions occupés de César; nous allons passer, pour l'heure, à la mère *Vert-d'Eau*.

» Tout le monde poussa un grand éclat de rire; on s'arrangea vite, Guillaume ralluma sa pipe, et le bonhomme *Prudence* reprit:

» Ce conte-ci, mes mignons, n'est point de ceux qu'on laisse aux nourrices, et vous pourriez le lire dans l'almanach avec les vraies histoires; car l'aventure est arrivée à notre grand-mère Charlotte, que Guillaume a connue, et qui était une femme de merveilleuse raillance.

» La grand-mère Charlotte avait été jeune aussi dans son temps, ce qu'on avait peine à croire en la voyant; mais ceux de son âge disaient qu'aucune jeune fille n'avait eu meilleur visage, ni l'humeur plus inclinée à la gaieté.

» Par malheur, Charlotte était restée seule, avec son père, à la tête d'une grosse ferme, plus arrentée de rentes que de revenus; si bien que l'ouvrage succédait à l'ouvrage, et que la pauvre fille, qui n'était point faite à tant de soucis, tombait souvent en désespérance, et se mettait à ne rien faire pour mieux chercher le moyen de faire tout.

» Un jour donc qu'elle était assise devant la porte, les deux mains sous son tablier, elle commença à se dire tout bas: — Dieu me pardonne, la tâche qui m'a été faite n'est point d'une chrétienne! et c'est grand'pitié que je sois seule, tourmentée, à mon âge, de tant de soins! Quand je serais plus diligente que le soleil, plus lesté que l'eau et plus forte que le feu, je ne pour-

rais suffire à tout le travail du logis. Ah! pourquoi la bonne fée *Vert-d'Eau* n'est-elle plus de ce monde, ou que ne l'a-t-on invitée à mon baptême! Si elle pouvait m'entendre, et si elle voulait me secourir, peut-être sortirions-nous, moi de mon souci, et mon père de sa mal-aisance!

» — Sois donc satisfaite, me voilà! interrompit une voix. Et Charlotte aperçut devant elle la mère *Vert-d'Eau*, qui la regardait, appuyée sur son petit bâton de houx.

» Au premier instant, la jeune fille eut peur; mais elle se remit assez vite pour demander à la fée, d'une voix un peu tremblante, mais très-polie, ce qu'elle pouvait faire pour son service.

» — C'est moi qui viens me mettre au tien, répliqua la vieille; j'ai entendu ta plainte, et je t'apporte de quoi sortir d'embarras.

— Ah! parlez-vous sérieusement, bonne mère? s'écria Charlotte, qui se familiarisa tout de suite; venez-vous pour me donner un morceau de votre baguette, avec lequel je pourrai rendre tout mon travail facile?

» — Mieux que cela, répondit la fée: je t'amène dix petits ouvriers qui exécuteront tout ce que tu voudras bien leur ordonner. — Où sont-ils? s'écria la jeune fille. — Tu vas les voir.

» La fée entr'ouvrit son manteau, et en laissa sortir dix nains de grandeur inégale. Les deux premiers étaient courts, mais larges et robustes.

» — Ceux-ci, dit-elle, sont les plus vigoureux; ils t'aideront à tous ces travaux, et te donneront en force ce qui leur manque en dextérité. Ceux que tu vois et qui les suivent sont plus grands, plus adroits; ils savent traire, tirer le lin de la quenouille, et vageront à tous les ouvrages de la maison. Leurs frères, dont tu peux remarquer la haute taille, sont surtout habiles à manier l'aiguille, comme le prouve le petit dé de cuivre dont je les ai coiffés. En voici deux autres, moins savants, qui ont une bague pour ceinture, et qui ne pourront guère qu'aider au travail général, ainsi que les derniers, dont il faudra estimer surtout la bonne volonté. Tous les dix te paraissent, je parie, bien peu de chose, mais tu vas les voir à l'œuvre, et tu en jugeras.

» A ces mots, la vieille fit un signe, et les dix nains s'élancèrent. Charlotte les vit exécuter successivement les travaux les plus rudes et les plus délicats, se plier à tous, suffire à tous, préparer tout. Elle poussa un grand cri de joie, et étendant les bras vers la fée: — Ah! mère *Vert-d'Eau*, s'écria-t-elle, prêtez-moi ces dix vaillants travailleurs, et je ne demande plus rien à celui qui a créé le monde.

» — Je fais mieux, répliqua la fée, je te les donne; seulement, comme tu ne pourrais les transporter partout avec toi sans qu'on t'accusât de sorcellerie, je vais ordonner à chacun d'eux de se faire petit et de se cacher dans tes dix doigts.

» Quand ceci fut accompli: — Tu sais maintenant quel trésor tu possèdes, reprit la mère *Vert-d'Eau*, tout va dépendre de l'usage que tu en feras. Si tu ne sais pas gouverner tes petits serviteurs, si tu les laisses s'engourdir dans l'oisiveté, tu n'en tireras aucun avantage; mais donne-leur une bonne direction, de peur qu'ils ne s'endorment, ne laisse jamais tes doigts au repos, et le travail dont tu étais effrayée se trouvera fait comme par enchantement.

La fée avait dit vrai, et notre grand-mère, qui sui-

vit ses conseils, vint non-seulement à bout de rétablir les affaires de la ferme, mais elle sut gagner une dot avec laquelle elle se maria heureusement, et qui l'aïda à élever huit enfants dans l'aisance et l'honnêteté. Depuis, c'est une tradition parmi nous qu'elle a transmis les travailleurs de la mère *Vert-d'Eau* à toutes les femmes de la famille, et que, pour peu que celles-ci se remuent, les petits ouvriers se mettent en action et nous font profiter grandement. Aussi avons-nous coutume de dire, parmi nous, que c'est dans le mouvement des dix doigts de la ménagère qu'est toute la prospérité, toute la joie et tout le bien-être de la maison.

» En prononçant ces derniers mots, le bonhomme *Prudence* s'était retourné vers Martha. La jeune femme devint rouge, baissa les yeux et redressa sa quenouille.

Toute la famille silencieuse réfléchissait à l'histoire du conteur. Chacun cherchait à en pénétrer le sens tout entier, et se donnait sa leçon à lui-même; mais la belle fermière avait déjà compris celle qui lui était adressée, car la gaieté était revenue sur son visage, le rouet tournait rapidement et le lin disparaissait de la quenouille. »

Nous n'avons pas besoin de vous faire pénétrer plus avant dans le sens de cet apologue, familier et bizarre, vous, jeunes filles, élevées sous les yeux de ces mères vigilantes qui font l'honneur et la prospérité des familles, mais nous vous promettons, dans les œuvres d'Emile Souvestre que nous vous avons indiquées plus d'un utile enseignement, et une lecture charmante pour les longues soirées d'hiver, ces longues heures dont un poète a dit :

Ne vous souvient-il plus, mon fils, de ces soirées
Où, l'œil fixé sur nous et nos chaînes serrées,
Ravis, nous écoutions quelque récit frappant
Que vous lisiez tout haut, en vous interrompant ?
Nous sentions s'allumer en nous les mêmes flammes,
En prenant en commun ce doux repas des âmes ;
Mêmes pleurs, mêmes ris ; mêmes pensées... alors

Parmi nous s'exhalaient de merveilleux accords,
Et, vibrant dans nos seins à la même secousse,
La lyre intérieure élevait sa voix douce.
Oh ! comme l'on s'aimait dans ces soirs d'abandon !
Quand ils n'irritent pas, les pleurs rendent si bon !

Vos mères, vos frères aimés liront avec intérêt un autre livre auquel se rattache un souvenir mélancolique. *Une Conversion*, par le comte de Raousset-Boulbon, rappelle la mémoire de cet homme ardent et malheureux, qui tomba, il y a un an écoulé, sous les balles mexicaines, après avoir dépensé, dans sa courte carrière, plus de forces et d'énergie qu'il n'en aurait fallu pour se mettre au premier rang de nos plus hardis capitaines : il a laissé un livre où, sans doute, il y a beaucoup de lui-même, où se révèlent ses tendances de poète et de gentilhomme, et ses tendances de chrétien, qui, survivant à tout son passé, lui ont fait trouver sur une terre étrangère, sous les balles ennemies, une mort résignée, sereine. Ce livre n'est pas fait pour vous, mais en voici cependant une page qui semble inspirée par quelques-unes d'entre vous. « Quand une jeune fille a respiré la vertu sur le sein de sa mère, quand elle en a pris les leçons au foyer de la famille, quand elle a, matin et soir, prié au pied de son lit, quand elle a marié ses chants au chant du prêtre sous la voûte sainte du temple, quand elle a purifié sa vie de chaque jour dans les épanchements de la confession, il se répand autour d'elle un parfum délicieux de cette pudeur qui ne s'apprend pas ; son front revêt un rayonnement de chasteté qui commande le respect ; sa voix trouve des accents d'une douceur infinie ; son regard, toujours serein, laisse apercevoir des profondeurs mystérieuses qui semblent une aspiration vers les cieux... »

Jeunes filles, l'apologue vous a dit combien une femme peut être utile : le roman, qui n'en est pas un cette fois, vous dit combien elle doit être sainte : courage donc, et soyez toujours les fées laborieuses et les anges gardiens de la famille.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

KALTBLUTIGKEIT DES GROSSKANZLERS MORUS.

Da Thomas Morus, Grosskanzler von England, sich weigerte Heinrich den Sten für das Haupt der englischen Kirche anzuerkennen, wurde er verurtheilt den Kopf zu verlieren. Als er an die Treppe zum Schaffot gekommen war, rief er einen Menschen zu sich, zu dem er sagte : « Mein Freund, » ich habe Euch gerufen um mir die Treppe hinaufsteigen » zu helfen, damit Ihr Euch rühmen könnt mir den letzten » Dienst erwiesen zu haben. » Als er schon den Kopf auf den Block hingelegt hatte, und bemerkte dass sein langer Bart so lag, dass ihn der Scharfrichter bei der Hinrichtung mit abgehauen haben würde, bat er ihn, denselben so zu legen, dass er erhalten würde. « Wie kommt es denn, — antwortete der Scharfrichter, — dass Sie, da Sie eben den Kopf » verlieren sollen, noch wegen Ihres Bartes besorgt sind ? » — « Mir ist das sehr gleichgiltig, — erwiderte Morus, — » ich thue es nur Deinetwegen. Willst Du denn beschuldigt » sein, dass Du dein Handwerk nicht verstehst, da man Dir » anbefohlen hat, mir den Kopf und nicht den Bart abzu- » hauen. »

HEINSIUS.

SANG-FROID DU GRAND CHANCELIER MORUS.

Thomas Morus, grand chancelier d'Angleterre, fut condamné à la peine capitale pour avoir refusé de connaître Henri VIII comme chef de l'Eglise anglicane. En arrivant au pied de l'échafaud, il appela quelqu'un et lui dit : « Je vous ai appelé, mon ami, pour vous prier de m'aider à monter l'escalier, afin que vous puissiez vous vanter de m'avoir rendu le dernier service. » S'étant aperçu, après avoir mis la tête sur le billot, que sa longue barbe était placée de manière à être coupée avec la tête, il pria l'exécuteur des hautes œuvres de l'arranger de manière à ce qu'elle ne fut point endommagée. « Comment se fait-il, répondit celui-ci, que vous ayez une telle sollicitude pour votre barbe, lorsque vous êtes condamné à perdre la tête ? » — Cela m'est parfaitement indifférent, répartit Morus, je ne le fais que pour toi. Veux-tu que l'on t'accuse de ne pas connaître ton métier ? car on t'a ordonné de me couper la tête, et non pas la barbe. »

E. FERRUS.

Professeur d'allemand.

DEUX MÈRES POUR UN ENFANT.

« Oui, mon petit ange, je veux que tu soies et que tu sois heureuse comme tous les enfants plus riches, mais moins aimés que toi ! Ne te reste-t-il pas ta mère pour veiller sur toi, pour prévenir tes besoins et apaiser tes pleurs ? Oh ! mon enfant, elle paierait au prix de sa vie ton tribut à la douleur ! »

Et la pauvre mère baisait, en le baignant de larmes, l'enfant qui lui souriait.

Ce groupe si touchant et si triste empruntait un caractère plus touchant et plus triste encore au lieu où il se trouvait. C'était une campagne stérile, près d'un hameau isolé, dont chaque porte annonçait la misère. La mère était une femme de vingt-six ans ; ses vêtements indiquaient une aisance disparue, une récente infortune, tandis que certaines grâces naturelles, quelques délicatesses de forme et de maintien prévenaient le voyageur qu'il n'avait pas devant les yeux une misère vulgaire.

La femme aux lèvres de laquelle nous venons de surprendre des paroles d'ineffable tendresse maternelle avait frappé la veille, à la plus humble habitation du hameau, pour demander l'hospitalité d'une nuit, car elle était étrangère. L'accueil avait été sympathique et bon ; le pauvre a de la pitié pour des maux qu'il connaît. C'est le lendemain, après qu'elle eut pris congé de ses hôtes et qu'elle se fut remise en route, que nous apercevons le groupe que nous venons de décrire.

La mère regardait toujours son enfant de ce regard attendri qu'ont les mères.

« Tu n'as pas encore souffert, n'est-ce pas, ma fille ? Tu n'as rien senti de ma douleur ? tes pleurs n'ont pas coulé au contact de mes pleurs ? Si dans ce voyage je mendie presque, c'est pour toi, c'est afin d'épargner le peu d'argent que je possède ; mais une fois arrivée là-bas, mon travail pourvoira à tout, tu ne manqueras plus de rien, et tu ne connaîtras jamais ce qui me fait pleurer et souffrir. »

L'infortunée pâlit alors à un souvenir, puis, comme tout malheureux qui a besoin de se plaindre, elle continua lentement, s'adressant à elle-même :

« Je puis l'élever et l'instruire avec soin ; développer les bons sentiments de son cœur et de son âme, car il faut qu'elle devienne une femme vertueuse et digne ! Mais moi, je n'avais plus de mère ; m'unir à un inconnu, trahir la sainte mission que la société donne à un tuteur, voilà ce qu'a fait l'homme qui fut choisi pour me guider dans la vie !

» Il me semble que c'est hier encore, continuait-elle en frissonnant ; j'étais triste sans pouvoir m'en rendre compte ; cet homme qu'on m'avait donné pour époux me faisait peur.... Quelques mois après ta naissance, pauvre enfant, je le connus et je compris enfin ma secrète répulsion ; ce n'était qu'une prévision du malheur qui m'attendait. »

La poussière soulevée au loin sur la route signala en ce moment le passage d'une voiture qui s'arrêta aux cris poussés par une femme jeune, vêtue d'habits de deuil, penchée à la portière, pâle, l'œil en feu et mon-

trant du doigt la malheureuse mère et son enfant en criant :

« Arrêtez ! c'est elle ! je vous dis que c'est elle !

— Non, mais non, ma chère amie, lui disait un homme également en deuil ; je vous dis que vous vous trompez ; cette femme est bien la mère de l'enfant qu'elle porte dans ses bras !

— Et moi, je vous dis que c'est elle, continua l'étrangère ; c'est mon enfant !

— Alix, revenez à vous, je vous en prie.

— C'est elle, je vous le dis encore, c'est ma fille... je la reconnais bien, moi, répéta la jeune femme avec une énergie furieuse. » Puis s'élançant hors de la voiture, elle courut vers la pauvre mère et lui arracha son enfant.

Mathilde Alain, c'est le nom de la femme que nous avons trouvée sur la route, Mathilde fut d'abord stupéfaite d'un acte si soudain et si imprévu.

« Ciel ! Alix de Hauteville ! » s'écria-t-elle en détournant la tête à demi pour dérober ses traits à son ancienne amie de pension qu'elle venait de reconnaître.

Cette précaution était inutile ; l'étrangère ne la regardait même pas ; qui eût pu la reconnaître, d'ailleurs, l'infortunée, rendue doublement méconnaissable par la souffrance et le délabrement de ses vêtements ?

« Oh ! la voilà donc enfin ! continua l'étrangère en couvrant de baisers l'enfant dont elle venait de s'emparer ; je savais bien que je la retrouverais, moi ! »

Et en disant ces mots elle avait repris son teint habituel ; son œil s'était éclairé du rayonnement d'une puissante satisfaction intérieure ; sa voix, d'abord saccadée et stridente, était redevenue harmonieuse et douce ; ses gestes, d'énergiques et brusques qu'ils étaient, reprenaient leur régularité et leur calme.

Son mari, le comte d'Alfort, suivait d'un œil où se lisait à la fois l'inquiétude et l'espoir, les progrès qui s'opéraient en cette jeune femme devenue folle de douleur depuis la mort de son enfant ; puis, la voyant se diriger rapidement du côté de la voiture en étreignant avec amour son précieux fardeau, et jugeant que désabuser l'infortunée était lui ôter toute chance de guérison :

« Laissez-la-lui, » dit-il à Mathilde avec un mélange d'autorité et de prière, et en lui offrant une bourse.

A cette proposition du comte, Mathilde le regarda sans oser croire à ce qu'il lui demandait ; puis, le regard fixé sur la petite créature que la comtesse étouffait de baisers et de caresses, elle s'approcha de la voiture et étendit les bras avec un mélange de résolution et d'angoisse.

Alix tressaillit à l'approche de la malheureuse mère, elle se jeta en arrière avec l'enfant, fixa sur Mathilde un regard où se concentrait la haine la plus violente, et d'une voix énergique et vibrante lui jeta ce mot : Voleuse !

Voleuse !... A son tour Mathilde a bondi, à son tour elle a eu un regard de haine ; mais la voix lui manque, elle ne peut répondre.

Le choc de ces deux amours maternels en présence allait être terrible... il pouvait briser une existence. Le comte trembla à la pensée de ce qui devait survenir si l'on arrachait à sa femme l'enfant dont l'âge et les traits avaient produit à ses yeux une telle illusion. Il saisit le bras de Mathilde, et l'attirant à lui avec une violence contenue, il lui dit à demi-voix : « Avec vous, quel sera le sort de ce petit être ? que ferez-vous de cet enfant ? »

— Je l'aimerais ! »

« Mais, reprit le comte avec force, quoique toujours à voix basse, vous aimez votre enfant et vous la condamnez à la misère, à toutes ses douleurs ! quand un long avenir de bonheur s'ouvre à elle : l'éducation, le rang, la fortune, elle aurait tout en partage, et vous-même... votre existence serait assurée... »

— Mon existence!... c'est mon enfant! » s'écria Mathilde; et elle étendit les bras de nouveau vers la petite fille, qui souriait à la vue de quelques joyaux qu'Alix lui avait mis dans les mains.

« Mais en la voyant souffrir n'avez-vous pas des remords... vous qui lui aurez choisi une telle destinée ? Vous remerciera-t-elle, votre fille, quand elle sera d'âge à sentir la misère, la faim peut-être ? »

Mathilde pâlit, elle chancela.

L'étranger comprit qu'il avait touché la fibre la plus sensible du cœur de cette femme, celle de son amour. Tout autre moyen de séduction ne pouvait que la révolter.

La malheureuse, tout impressionnée des paroles qu'elle venait d'entendre, était restée immobile, accablée ; à son attitude, on eût dit la statue de la Douleur.

Le comte fit signe qu'on fermât la portière afin de dérober l'enfant à sa vue ; et jugeant qu'il fallait faire une dernière attaque à son cœur de mère, pour triompher de toute irrésolution, il se retourna vers Mathilde.

« Je vous l'ai dit, pauvre femme, vous serez impuissante à créer des ressources à cette enfant ; vous êtes délicate, et ne semblez pas habituée au travail... Que deviendra-t-elle plus tard votre fille ? »

Mathilde s'appuya contre un arbre en passant sur ses yeux une main agitée d'un tremblement nerveux.

Le comte eut un éclair de pitié ; mais voyant sa femme, belle, rayonnante de bonheur, et paraissant avoir recouvré la raison, il redevint impitoyable pour l'étrangère.

« Voulez-vous, dit-il rapidement, voulez-vous qu'elle soit heureuse, enviée, riche?... Voulez-vous qu'elle soit notre fille, qu'elle porte notre nom?... Voulez-vous qu'elle sourie à l'existence et qu'elle bénisse la femme qui lui a donné la vie?... le voulez-vous ? »

Le comte avait dit ces derniers mots avec un ton indéfinissable ; Mathilde, par un suprême effort, réunit le peu de sentiment qui lui restait, et dit d'un ton saccadé :

« Je veux... je veux qu'elle soit heureuse ! »

Puis, son front se courba, son regard, terne et fixe, s'attacha à la terre, ses mains retombèrent inertes.

Le comte, saisissant l'instant favorable, lui dit rapidement :

« Voilà mon adresse ; si vous voulez garder le silence, vous trouverez dans ma maison l'emploi qui vous sera convenable ; de cette manière vous ne quitterez pas votre enfant. »

Puis, voyant Mathilde toujours immobile, il fit signe à quelques villageois d'en prendre soin, lui glissa dans la poche une bourse pleine d'or ; et, de peur de quelque brusque retour, il se hâta de donner l'ordre du départ.

Au bruit des roues qui s'ébranlaient, Mathilde revint à elle et voulut s'élançer dans la direction de la voiture ; elle jeta un cri déchirant, elle appela sa fille, mais les étrangers ne pouvaient déjà plus l'entendre. D'ailleurs les villageois qui l'entouraient la retinrent, ne pouvant comprendre que la malheureuse mère ne se trouvât pas flattée de voir son enfant partir avec de riches étrangers.

La secousse morale avait été trop grande pour ne pas ébranler les forces physiques de Mathilde ; elle tomba malade, une fièvre dangereuse se déclara, et pendant quinze jours sa vie fut en péril.

« Oh ! je veux revoir ma fille!... je ne veux pas mourir ! » disait-elle en proie au délire de la fièvre.

Dieu l'entendit ; elle ne mourut pas, mais sa convalescence fut longue et menacée de rechute ; il faut du calme pour retrouver la santé, et Mathilde ne pouvait en avoir loin de son enfant.

Enfin, après de cruels mois d'attente, le médecin lui permit de reprendre la route de Paris.

Grâce à l'or que lui avait laissé le comte, Mathilde put donner aux bons paysans qui l'avaient recueillie et soignée des marques de sa reconnaissance. Puis elle partit, emportant les vœux de tous ceux qui avaient appris à la connaître durant sa maladie.

Le voyage parut bien long à la pauvre mère... et quand elle entra dans Paris, quand elle fut arrivée devant la porte de l'hôtel où vivait sa fille, comme son cœur battait ! comme elle était émue !... Elle s'appuya à la muraille avant de sonner. Il lui semblait qu'elle allait perdre la vie avant d'avoir revu sa fille.

« Monsieur le comte d'Alfort ? » dit-elle d'une voix à peine intelligible au domestique qui lui ouvrait.

Celui-ci jeta sur Mathilde un regard d'étonnement et de dédain ; elle était si simplement vêtue ! pourtant il lui demanda son nom et l'introduisit dans l'antichambre.

« Suivez-moi, » revint-il lui dire quelques minutes après.

Mathilde se releva péniblement de la banquette sur laquelle elle était tombée ; son visage était si altéré par la maladie, si pâli par l'émotion, que le comte en la voyant entrer ne put retenir une exclamation de douloureuse surprise, il la conduisit vers un fauteuil qui la reçut défaillante.

« Pauvre femme!... que vous avez souffert ! murmura-t-il.

— Oui, dit Mathilde... mais ma fille ?

— Elle est heureuse, calmez-vous, songez que vous allez la revoir, que vous resterez auprès d'elle pour jouir de son bonheur ; mais il faut me garder le secret et vous armer de sang-froid et de courage. La comtesse est rendue à la raison, cependant il lui reste une idée fixe, celle d'avoir retrouvé son enfant qu'on lui aurait volé ; le souvenir de la mort de sa propre fille est entièrement effacé de sa mémoire, elle se croit toujours la mère de votre enfant, elle est heureuse, me jurez-vous de ne pas la désabuser ?

— Mais c'est renoncer à jamais au droit de la nom-

mer ma fille, dit Mathilde d'une voix déchirante; mon enfant ne connaîtra donc jamais sa mère?

— Je le sais bien, pauvre femme! c'est un sacrifice immense... mais vous verrez votre fille riche, heureuse, entourée de soins... Me promettez-vous de garder le silence?

— Ah! je vous le promets... si Dieu m'en donne la force.

Mathilde devait être proposée par le Comte comme une femme de charge active et honorable qui méritait des égards et qu'il désirait voir à la tête de sa maison.

Détailler cette présentation de la pauvre mère à la femme qui lui a ravi un enfant dont elle savoure les caresses, auquel elle apprend ce premier mot qu'il bégaye avant tout autre, et qui fait bondir une mère de joie et d'ivresse; ce que lui fit éprouver la vue de son enfant souriant à une autre femme et la baisant de toutes les forces de sa naïve tendresse; dépeindre tous les combats qu'elle eut à soutenir contre son cœur pour ne pas revendiquer ses droits de mère... serait au-dessus de nos forces.

Mathilde dut donc vivre comme une étrangère, auprès de sa fille, dissimulant sa jalousie, à chaque parole, à chaque regard de l'enfant, pour une autre femme qu'elle nommait sa mère.

La pauvre femme eut du courage. Elle put voir sa fille sans se trahir; elle resta digne et soumise devant la comtesse.

Les jours se passèrent, puis les semaines, les mois, et enfin deux années!... dire que Mathilde fut pendant ce temps toujours forte et résignée, serait faire de l'exagération. Chaque jour elle eut ses moments de faiblesse, de désespoir; chaque jour elle eut la pensée de réclamer sa fille, de l'arracher des bras de sa fausse mère; mais un seul mot du comte la rappelait au dévouement et contenait son exaltation.

La petite Marie grandissait, son babillage était si gracieux, si aimable, qu'on eût dit, en l'écoutant parler, une fauvette qui s'essaie.

Quand Mathilde pouvait l'embrasser, c'étaient des moments de tourments et de délices à lui faire perdre toute résolution.

« Pourquoi ne lui apprendrais-je pas que je suis sa mère? se disait-elle, sa mère, dont l'amour est si grand! Pourquoi la laisser à cette femme... parce que cette femme a de l'or!... Mais qu'est-ce que de l'or, auprès de l'amour d'une mère? N'est-ce pas, mon ange, que tu me bénirais si je me faisais connaître?... car je t'aime bien mieux, moi, que celle que tu nommes ta mère! elle n'aurait pas pu se séparer de son enfant, elle! pour ton bonheur; tu vois bien qu'elle ne t'aime pas comme moi! »

Et elle disait tout cela d'une voix concentrée, à mots entrecoupés, en couvrant sa fille du regard ardent, rassemblant toutes les forces de sa volonté pour ne pas tout apprendre à cette charmante créature qui venait lui dire de sa petite voix mélodieuse :

« Bonjour, Alain; pourquoi donc me regardes-tu ainsi? tu me fais peur! »

La pauvre femme passait alors une main sur ses yeux éblouis, et tendait l'autre toute tremblante à l'enfant, qu'elle attirait doucement à elle, qu'elle baisait bien doucement aussi, de peur de le faire avec transport... puis, en essayant une larme, elle offrait à Dieu son martyre.

Un jour l'enfant, contrariée et maussade, était assise à côté de la Comtesse, et jouait de mauvaie grâce

avec des joujoux qu'elle avait envoyés successivement rouler sur le tapis où ils étaient éparés. Mathilde entra alors dans l'appartement pour rendre compte de quelques détails de maison, et, comme en s'avançant elle regardait sa fille, elle mit le pied sur un des jouets de l'enfant, qui bondit furieuse et vint rouge de colère, ses deux petits poings levés sur sa malheureuse mère.

Mathilde, pour l'apaiser, voulut l'attirer à elle et lui demander pardon en l'embrassant, mais l'enfant, toujours plus irritée, au lieu de répondre à cette caresse, frappa tout à coup la joue de Mathilde de sa petite main délicate.

Celle-ci frissonna... c'était la première colère de l'enfant contre elle, elle n'avait pas encore envisagé ce nouveau genre de souffrance. Qu'était-elle, en effet? presque une domestique qui subirait plus tard l'humeur et les caprices de la jeune fille, et ses ordres et ses remontrances; peut-être serait-elle un jour mise à la porte par son enfant!

A ce trouble, à cette pâleur soudaine causée par l'emportement d'une petite fille de quatre ans, la comtesse étonnée crut Mathilde saisie d'un malaise subit, et elle lui dit doucement :

« Qu'avez-vous donc, ma chère Alain? Seriez-vous indisposée? »

— Mais... oui, Madame, dit celle-ci éperdue et d'une voix entrecoupée; je ne sais pourquoi... je souffre ainsi...

— Vite, allez vous reposer un peu, cela va se passer sans doute... mais il vous faut quelques soins, ma chère Alain.

Mathilde se dirigea chancelante vers sa chambre; puis une fois seule, elle tomba à genoux devant une image représentant la Vierge au pied de la croix; c'était sa consolation que cette image. N'y voyait-elle pas aussi une mère martyre?

Comme tout malheureux dont la douleur doit habituellement rester concentrée, Mathilde, libre un instant, laissa déborder ce flot amer, en paroles et en larmes. Elle ne pouvait plus rester étrangère à sa fille, elle ne voulait pas avoir à subir plus tard son dédain, ses insultes peut-être. Renoncer aux caresses de son enfant, aux joies, à l'orgueil de la maternité, c'est immense! mais accepter un rôle humiliant auprès de sa fille, s'exposer à recevoir d'elle des paroles adressées à une subalterne... oh! non, jamais! ceci est au-dessus des forces humaines... elle deviendrait folle, elle se trahirait; le sacrifice deviendrait inutile.

Mathilde se parlait ainsi tout haut, toujours agouillée, les mains jointes et contractées, les yeux levés vers l'image dont elle invoquait le secours... elle se croyait bien seule, la pauvre mère! quand tout à coup elle vit se dresser devant elle une femme au visage si pâle, si expressif de douleur, qu'elle crut voir la mère du Christ quittant le pied de la croix.

C'était Alix d'Alfort.

La comtesse, inquiète du malaise soudain de sa femme de charge, venait s'informer de son état. Au moment de pousser la porte entr'ouverte de la chambre de Mathilde, elle s'était arrêtée aux paroles de désespoir qui frappaient son oreille, elle avait tout entendu!... Alors les faits passés se retracèrent dans sa mémoire, qui retrouvait sa puissance; la rencontre de l'enfant sur la route, le souvenir antérieur

et cruel de la mort de son propre enfant... tout rede-
vint clair et précis dans sa pensée.

Elle comprit le dévouement et les souffrances de Mathilde, et son malheur à elle, qui perdait en ce jour l'enfant qu'elle aimait de toutes les forces de son âme.

Elle s'était avancée lentement, puis s'était arrêtée muette, attérée devant la malheureuse femme.

« Vous avez eu du courage, » dit-elle enfin.

« Oui, dit Mathilde, il le fallait pour qu'elle fût heureuse... vous étiez riche, vous... vous la sauviez de la misère... de l'opprobre... car... elle avait un nom flétri ! Je n'avais plus ni fortune, ni appui, ni considération... Qu'allait-elle devenir ? »

« Alix, continua-t-elle, Alix, où donc est-elle cette vie de jeune fille écoulée si calme et si heureuse derrière les murs d'une pension !... comme elle a passé rapide ! nous faisons de beaux rêves, alors ! comme vous, j'étais riche, belle, pleine d'avenir... et nous voulions nous retrouver un jour, nous aimer toute notre vie... et je vous ai revue, moi, je vous ai reconnue, belle toujours, car vos souffrances n'ont pas été longues, et vous n'étiez pas seule. Oh ! vos joues n'ont pas pâli, vos yeux ne se sont pas ternis dans les larmes... mais moi, je ne suis plus que le spectre de la Mathilde d'autrefois, de l'heureuse pensionnaire, Alix ! Alix ! tu ne pouvais me reconnaître ! »

Aux derniers mots de Mathilde, la comtesse avait enfin reconnu dans cette femme pâle et brisée la vive et fraîche pensionnaire d'autrefois, l'ancienne amie de son enfance.

Elle la contempla un instant, puis s'avancant lentement et étendant ses deux mains vers elle :

« Mathilde, dit-elle d'une voix pleine de larmes, Mathilde... c'est toi ! et... depuis deux ans que tu vis auprès de moi, je ne t'ai pas reconnue !... Pardon ! oh ! pardon !... mais... tu as donc bien souffert, que je ne te reconnaisais pas, dis ? » continua-t-elle en entourant doucement Mathilde de ses bras.

Puis, après un silence que commandait leur mutuelle émotion et leurs larmes :

« Que t'est-il donc arrivé, grand Dieu ! » dit-elle.

Mathilde tressaillit ; une pensée soudaine la fit pâlir d'effroi, puis rougir de honte. Elle cacha son visage dans le sein de la comtesse.

« Alix, dit-elle, grâce ! n'exige pas de détails... ce serait me faire repasser par toutes mes douleurs... laisse-moi te dire en quelques mots seulement, pour-

quoi je suis là, dénuée, misérable, abandonnée.. Alix, tu le sais, j'étais orpheline, j'avais un tuteur... il m'unifia à un étranger qui, après avoir dissipé ma dot, voulut conjurer la détresse en devenant faussaire ; on a traîné sa honte devant les tribunaux, on l'a condamné à une peine infamante !... Et moi et mon enfant nous n'avions plus de ressources, plus de nom. Je pris Marie dans mes bras et me sauvai, munie de quelques bijoux que je vendais pour vivre. Lorsque tu passas dans ce village, j'y étais depuis la veille, j'allais reprendre la route de Paris, afin de nous confondre dans cette foule immense et d'y chercher l'isolement, l'obscurité... mais j'allais perdre mon dernier bien, ma seule joie... tu avais de l'or, Alix, un nom pur, le luxe, le bien-être ; tu me pris mon enfant !... je t'avais reconnue, je savais bien qu'elle serait heureuse auprès de toi, ma fille... je te l'ai laissée... et je suis restée seule, moi, pauvre, flétrie, sans joie... sans l'amour de ma fille... sans son regard qui rendait la chaleur à mon cœur glacé... sans entendre sa voix qui ranimait tant mon courage !... Puis, quand je l'ai revue, ma fille, elle te prodiguait ses caresses, elle t'étreignait de ses deux petits bras, elle t'appelait... sa mère !... et moi, je n'étais plus rien... qu'une étrangère ! une inconnue... une domestique ! à laquelle elle pouvait donner un soufflet ! »

Alix n'osait plus rappeler ses souffrances en écoutant celles de cette mère. Certaine de la mort de son enfant, et en proie à la douleur de perdre encore la fille qu'elle aimait toujours avec autant de force, malgré la révélation qui venait de lui être faite, elle baissa la tête sans prononcer un mot, sans proférer une plainte.

Puis tout à coup son front pâle s'anima d'une pensée soudaine, son regard brilla, ses joues reprirent le léger incarnat qu'elles avaient perdu depuis un instant.

« Mathilde, dit-elle d'une voix émue et tremblante et d'un air solennel, Mathilde, cet enfant nous appartient à toutes deux ; à toi, par les liens du sang et de l'amour, à moi par la tendresse qu'avaient éveillée des liens illusoires. Mathilde, ne nous séparons plus ; pour elle, j'ai un nom, j'ai des richesses... toi, tu as ton amour et... un titre sacré... restons amies, restons sœurs comme autrefois, aimons-la toutes les deux, et, ajouta-t-elle avec prière, et... soyons deux mères pour un enfant ! »

ÉLISA THIÉRIAT.

LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Juin 18...

Les dates deviennent plus rares dans ce journal ; j'écris moins ; il est certaines peines, il est certaines émotions qu'on ne saurait confier au papier : les exprimer, c'est les profaner ; il est des larmes que l'œil de Dieu seul aura vues monter du cœur à la paupière, et dont lui seul peut sonder l'inénarrable amertume. Mon enfant et ma mère, leurs noms, inséparable-

ment unis, sont scellés au fond de mon cœur, et bien rarement je parle de celles à qui je pense sans cesse. Dieu seul, et mon mari, qui lit au fond de ma pensée, savent que je vis en présence de ces chères images, que je les vois toujours, expirantes, l'une avec la sérénité du juste qui monte vers le ciel, sa conquête, l'autre avec le calme céleste de l'innocence qui retourne vers sa patrie... Et encore, j'essaie de détourner l'esprit de Julien de ces images funèbres ; il

a besoin de paix, de bonheur, je souris pour lui et pour mes enfants... Une autre pensée m'opprime... mon père... il languit, et il semble qu'une voix l'appelle ailleurs.

Décembre 18...

Lui aussi, ce père bien-aimé, nous a quittés... il est en paix... je ne puis en dire davantage... Une heure avant de mourir, il m'a appelée et m'a dit : « Ne pleure pas, je voudrais te faire comprendre que pour moi la mort est un besoin, comme le sommeil... Dieu et ta mère seront là, à mon réveil. » Il s'est endormi... et réveillé...

Janvier 18...

Nous voilà maintenant chefs de famille, nous trouvons sans parents l'un et l'autre; nous sommes les aînés de notre maison, ceux vers qui se tourneront les regards, et qui devront à tous le conseil, l'exemple et l'appui. Plus de foyer maternel, centre cher où se réunissaient les frères et les sœurs, où leur affection se réchauffait et se renouvelait à la flamme des souvenirs communs. Tout est fini : la maison paternelle est vendue; ces murs bien-aimés où nous avons été couvés viennent de passer en d'autres mains... il a fallu faire ce sacrifice, et des étrangers, des inconnus, habiteront cette maison si chère dont les plus petites pierres sont pour nous des reliques sacrées, où pendant les vingt premières années de notre vie, nous avons aimé, et surtout, nous avons été aimés comme un père et une mère savent aimer... O précieuses images du passé ! les objets matériels auxquels vous étiez rattachés pourront disparaître de la terre... on pourra abattre ces murailles, disperser ces pierres, niveler ce sol de la maison paternelle; mais, gravés dans le sanctuaire intime de nos âmes, ces souvenirs de l'enfance ne s'effaceront jamais ! Nous avons partagé entre nous les meubles, la vaisselle, les livres de nos parents, et dans la table à ouvrage de ma mère j'ai retrouvé avec une émotion profonde ce livre qu'elle préférerait à tous les autres et qu'elle relisait sans cesse : *Les Lettres spirituelles* de Fénelon. Le volume est usé par les doigts qui l'ont si souvent parcouru; bien des larmes peut-être sont tombées sur ces pages; une main chérie y a inscrit des réflexions courtes, des noms, des dates; j'y ai trouvé celle de ma naissance, de ma première communion, et celle de mon mariage... Il y a beaucoup de ma mère dans ce livre : je le garderai toute ma vie, et je le léguerai à ma fille, car j'espère bien que Dieu épargnera aux miens la douleur de voir se disperser chez les brocanteurs et les fripiers le mobilier de la maison de leur père... La mort entraîne après elle des détails affreux, et je ne connais rien de plus triste qu'une vente après décès... c'est presque un sacrilège... Grâce au ciel, cette affliction nous a été épargnée, et nous avons pu conserver le lit où notre père est mort, les livres qu'il aimait, et tant d'objets sanctifiés pour nous par la présence et l'attachement de ceux qui nous furent si chers...

Mars 18...

J'ai trouvé dans un volume de Lavater une poésie que je copie ici, parce qu'elle me retrace les images chères et vénérables de mes parents :

« Un jour, un homme vertueux rencontra la mort :
 » Je te salue, messagère de l'immortalité, je te salue !
 » Ainsi l'aborda l'homme vertueux. — Comment ! dit-elle, fils du péché, tu ne trembles pas devant moi ?
 » — Non, celui qui n'a pas à trembler devant lui-même n'a pas à trembler devant toi. — Ne frémis-tu pas à l'aspect des maladies dont le gémissant cortège me précède, et de la sueur froide qui déconle de mes ailes ? — Non, répartit l'homme vertueux. — Et pourquoi ne frémis-tu pas ? — Parce que les malades et la sueur m'annoncent ta présence. — Et qui donc es-tu, mortel, pour ne pas me craindre ? — Je suis chrétien ! »

Eux aussi ont présenté à la mort un front serein, car ils étaient chrétiens...

Avril 18...

Henriette est venue me voir aujourd'hui; j'étais plus triste encore qu'à l'ordinaire, et, pour mieux me consoler, elle a pleuré avec moi et elle m'a longuement entretenue de ceux que je regrette, que je regretterai toute ma vie... Puis, peu à peu, avec cette parole douce et gracieuse que Dieu lui a donnée pour le soulagement de ceux qui souffrent, elle m'a exhortée à sortir un peu de la retraite où mon deuil m'a retenue jusqu'ici et à me rapprocher du monde que je voyais autrefois. — Ton mari n'a-t-il pas besoin de quelque distraction ? me dit-elle, il travaille tant ! — Je l'avoue, lui répondis-je, mais si tu savais combien il en coûte, après ces grandes douleurs qui marquent dans la vie, de reprendre les habitudes et les plaisirs d'autrefois ! Il semble qu'on offense de chères et saintes mémoires. — Hélas ! me dit-elle en me serrant la main, les susceptibilités, les sensibilités de la terre n'existent plus pour ceux que nous pleurons. Ils ne demandent que nos respects et nos prières... les vivants sont plus exigeants.

Elle me quitta bientôt, et je réfléchis. Henriette a dit vrai : Julien est rempli de tendresse pour moi, mes chagrins trouvent en lui la plus profonde sympathie, et néanmoins, depuis quelque temps, je crains bien que la tristesse et le silence de notre intérieur ne lui pèsent. Sans aimer le grand monde, il aime la distraction; un dîner d'amis le récrée, une promenade le délasse, un peu de musique lui fait du bien, et, concentrée en moi-même, j'ai supprimé, depuis un an, ces innocents déclassements de la famille. C'est un tort ! oh ! un grand tort ! L'égoïsme est donc partout, même dans la plus légitime douleur ! J'ai pleuré, j'ai souffert, et surtout j'ai vécu pour moi, oubliant qu'il me faut vivre pour celui à qui j'ai donné ma vie; ma mère n'aurait pas fait cela... elle qui ne vivait que pour les autres; elle que j'ai vue oublier ses grands chagrins pour consoler de petites peines, négliger ses graves maladies pour soulager de légères indispositions, comme un soldat sur le champ de bataille, qui, blessé mortellement, laisse couler son sang et pense les plaies de ses compagnons. La vie aussi est un combat : j'étais assise dans un indolent et triste repos, mais Henriette vient de me réveiller... bénie soit-elle !

Avril 18...

Nous reprenons nos habitudes d'autrefois, et mon bon mari s'en trouve bien.

Nous avons accepté quelques invitations à dîner et nous avons, à notre tour, réuni à notre table nos amis et nos parents. Nous faisons un peu de musique le soir; je chante des duos avec Léon, qui a une jolie voix; mais l'autre jour, en feuilletant mes cahiers, j'ai trouvé ce duo de la *Gazza ladra*, que notre père aimait tant, et je n'ai pu continuer. Il n'applaudira plus ses enfants! Les lèvres indulgentes qui nous louaient si volontiers sont à jamais fermées!

Avril 18...

Nous faisons quelques promenades hors de la ville avec Robert et Antoinette: les beaux jours sont revenus; les hirondelles dans les airs, la violette au bois, les pâquerettes dans l'herbe des prés nous les ont annoncés, et leur souffle embaumé semble un bienfait d'en haut. Nos enfants marchent devant nous, en se donnant le bras, charmants et joyeux; nous allons à la découverte par des petits sentiers inconnus qui nous conduisent, tantôt à une ferme isolée, tantôt à une prairie, où de grands bœufs ruminent, couchés sur le gazon, tantôt vers un étang dont l'eau claire reflète le ciel. Mes enfants n'ont pas vécu à la campagne, sauf notre séjour du dernier automne; ils voient avec ravissement des agneaux, des vaches, des moutons, autres que ceux de leurs bergeries de carton; hier, ils ont vu labourer, aujourd'hui ils verront traire et faire le beurre; car nous désirons qu'ils sortent quelquefois de leurs livres, pour se mêler aux choses; qu'ils ne demeurent pas, en un mot, étrangers à la création.... Au retour de ces longues courses, et les enfants couchés, Julien et moi nous lisons un peu; nous causons surtout; nous parlons de notre passé, et de l'avenir de ces chers enfants si paisiblement endormis; et bien souvent nous soupirons, en pensant à leur sœur qui nous a quittés! Ils étaient quatre autrefois.... Le vide que laisse la mort d'un enfant dans le cœur et la maison de ses parents ne se comble jamais....

Juillet 18...

Comme ces jours d'été, si beaux dans leur immuable sérénité, me semblent longs et tristes! Julien plaide aux assises; je ne le vois presque pas. Une indécible ennui, une langueur que je ne puis vaincre m'écrasent de leur poids; les heures se traînent, sans amener aucune occupation qui me plaise. Je ne souffre pas, ma santé est parfaite, et pourtant je ne me suis jamais sentie plus triste. Je réunis autour de moi les biens de la vie, un mari qui est un ami, des enfants remplis de promesses, des amis fidèles, assez de fortune pour mes désirs; j'ai le bien suprême, la foi, je sais en qui je crois, et pourtant mon âme est triste jusqu'à la mort; et je me prends à regretter presque les violentes sensations, les amères épreuves par lesquelles j'ai passé autrefois. C'était souffrir, mais c'était vivre! vivre par la prière ardente, par l'affection passionnée, par la douleur ressentie jusque dans les plus intimes fibres du cœur... L'ennui, c'est le néant! En me reportant vers le passé, je sonde mon cœur avec une espèce d'effroi; j'étais si affligée, et je suis sinon consolée, au moins distraite!... Funeste nécessité de se distraire! elle bannit de l'âme les sentiments profonds, et les religieux souvenirs qu'on y scellait comme dans un sanctuaire. Mon père et ma mère

ne sont plus: le temps a fait un pas, on a serré les rangs; nous avons pris leur place, et jusque dans mon cœur, à moi, leur fille, leur souvenir n'est plus qu'une image toujours respectée, mais déjà affaiblie. J'ai passé de la douleur poignante à la tristesse, de la tristesse à la distraction, et de la distraction je suis tombée dans la langueur et l'ennui. Comment me relever? Je tâche d'accomplir mes devoirs, je prie Dieu, je lis, je fais quelques aumônes, je surveille l'éducation de mes enfants; mais rien n'a de saveur pour moi.... Seigneur, je vous offre mes peines; vous avez souffert aussi l'ennui, la tristesse; votre âme a été remplie d'angoisse au jardin de Gethsémani; Seigneur, ayez pitié de moi!

Août 18...

Jusqu'ici j'ai suffi seule à l'éducation de mes enfants, mais je viens de m'adjoindre un professeur; ce professeur est une femme, et enseigne l'écriture. Julien désire que nos enfants aient une écriture soignée et belle, s'il se peut. Nos pattes de mouches ne peuvent pas leur servir d'exemple. J'ai donc prié mademoiselle Langevin de vouloir bien leur donner les premiers principes. Mademoiselle Langevin est une vieille et respectable demoiselle, connue depuis trente ans de toute la ville; elle a une écriture magnifique, la véritable écriture française, comme elle se plaît à le répéter, et elle fait à la plume de charmants dessins et des portraits d'une grande ressemblance. Je la connaissais comme tout le monde; je connaissais sa petite taille, son visage pâle, amaigri, éclairé par ces yeux noirs et calmes et par un sourire plein de bonté; je savais vaguement qu'à l'aide de sa plume elle avait nourri sa famille; mais là se bornaient mes renseignements. Je fus frappée, dès ses premières leçons, de l'extrême sérénité qui reposait sur son visage. Son âme semble jouir d'un printemps continu. Rien ne l'ennuie, rien ne l'agace, rien ne la contrarie, ni sa profession fatigante, ni les caprices et la mutinerie de ses écoliers, ni l'extrême aridité des enseignements qu'elle donne toujours avec la même patience, avec une inaltérable douceur. J'enviais son calme heureux, moi, qui si souvent me trouve inquiète et triste parmi les prospérités humaines, et hier, après avoir causé quelque peu avec elle, je le lui dis naïvement: « Il est vrai, me répondit-elle, je suis heureuse, je vis sans désirs et sans regrets, et j'attends que le bon Dieu me rappelle à lui. — Vous êtes seule? lui dis-je. — Toute seule. » Et une ombre passa sur son front. « Vous ne comprenez pas, continua-t-elle, qu'on puisse vivre ainsi, vous, madame, qui avez un bon mari et de beaux enfants? Mais le secret qui vous rend heureuse m'empêche aussi de sentir les peines de l'isolement. Je fais comme vous, je vis pour les autres. Tout est là, et l'on ne peut pas se plaindre de la vie, lorsqu'on a eue bon sens de ne pas s'occuper de soi. — Vous avez toujours vécu pour autrui? lui dis-je. Votre vie a été un long dévouement? »

Elle baissa les yeux, et une vive rougeur colora ses joues. Je lui pris la main, je lui adressai quelques paroles d'amitié; son cœur se dilata, et, sans doute, dans l'espoir de me faire du bien, elle en vint aux confidences. « Dieu, me dit-elle, m'a donné dès ma jeunesse des devoirs, c'est-à-dire des appuis; car un grand devoir est un préservatif contre toutes les sottises de l'imagination. J'avais dix-huit ans, mon père

était mort, ma mère malade et infirme, et personne ne pouvait nous aider. Mes talents étaient des plus médiocres; je n'avais rien qu'une jolie écriture : je cherchais à l'utiliser. Je donnai quelques leçons dans le voisinage; je fis des rôles pour les contributions, je copiai même, de ma plus belle *ronde*, des *états* importants, et je parvins à faire vivre ma mère, sans avoir recours à personne. J'avais reçu jadis des leçons de dessin; je m'exerçai à dessiner à la plume. J'eus quelques succès; mes fleurs se vendirent. Je fis des portraits; en un mot, nous nous tirions d'affaire, lorsque ma pauvre sœur aînée vint à mourir. Elle était veuve, elle laissait quatre petits enfants. Que pouvais-je faire? Les orphelins vinrent auprès de nous, et la plume courut de plus belle sur le papier. Alors, je connus de mauvais jours et des nuits inquiètes... Comment vivre? comment payer? Mais grâce à la bonté de Dieu, à cette Providence qui est le soutien de la veuve et de l'orphelin, les enfants eurent du pain et la malade des soins... Je donnais des leçons de calligraphie le jour; je faisais quelques dessins qui se plaçaient passablement, et le soir je copiais des rôles: nous arrivions. Cela dura quinze ans. Ma bonne mère mourut alors; je n'eus plus la joie de travailler pour elle... Les enfants étaient établis... Mes neveux, à qui j'avais donné les principes de la véritable écriture française, avaient trouvé des emplois; ma nièce, dont la main était plus rebelle, s'était faite lingère; ils n'avaient pas besoin de moi; mais, néanmoins, je continuai à travailler pour les autres... Il y a toujours des pauvres, de vieux amis indigents... J'ai besoin personnellement de peu de chose; ce que je gagne est pour eux. Je donne des leçons aux pauvres petits de mon quartier, et j'aide peut-être à leur ouvrir une carrière en leur donnant une belle écriture. Je prie, je travaille, je ne pense guère à moi; voilà tout mon secret pour être heureuse. C'est aussi le vôtre, n'est-ce pas? Avouez que s'il fallait penser à soi, ce ne serait pas la peine de vivre!

J'étais attendrie et confuse; cet exposé si simple, cette vie de privations, de labeurs, de joies austères, de dévouement obscur, m'était une grave leçon, à moi qui me trouve quelquefois malheureuse au milieu des plus saints devoirs et des plus doux attachements. Bonne mademoiselle Langevin! Voilà cependant une de ces vieilles filles dont on se moque, et qui sont si souvent la consolation et l'honneur de leur famille, les anges tutélaires de tout ce qui souffre... Ah! quand j'entendrai ce mot : *vieilles filles*, prononcé avec l'accent d'une pitié dédaigneuse, je penserai à la pauvre maîtresse d'écriture, qui, avec un petit talent et un grand cœur, a passé en faisant le bien, sans plainte, sans amertume, sans envie, ne regardant les riches que pour les aimer, et les pauvres que pour les secourir.

Elle paraissait deviner mes pensées, et, me prenant la main, elle me dit :

— Chère madame, vous êtes bien heureuse, puissiez-vous l'être toujours! Il est parfois bien douloureux d'être seule... — Ah! je le comprends! m'écriai-je. — Oui, l'isolement du cœur est une grande souffrance, et, pour s'en consoler, il faut se tourner vers Dieu et vers le prochain... Sans la grande pensée de l'un, sans la douce préoccupation de l'autre, on se trouverait trop malheureux, en rentrant le soir dans la chambre déserte où l'on n'est jamais attendu...

Une larme mouilla ses yeux; elle secoua doucement

la tête, et me dit : — Allons, courage! Je suis très-contente de mes écoliers. Robert aura une bonne *bâtarde*, Antoinette une jolie *coulée*, et Léonce ne fait pas trop mal les *bâtons*... A demain, chère dame!

Novembre 18...

Henriette vient de donner un second fils à Albert; je suis marraine de ce cher petit enfant, et je l'ai nommé Georges. Mon frère et ma sœur sont bien heureux de ce nouveau présent de Dieu; Albert me disait en me serrant la main : — Deux fils et une femme comme la mienne, que de bonheur! Il apprécie le trésor qu'il possède en Henriette; et jamais je n'ai connu de femme qui réunisse comme elle l'abnégation de la plus austère vertu à l'amabilité la plus parfaite... Elle est aimable comme si elle avait quelque chose à se faire pardonner, et sa vie n'est qu'un enchaînement de bonnes et grandes actions. Sans le vouloir, sans le désirer, elle est l'âme de toutes les bonnes œuvres. Son zèle actif et généreux électrise les autres; elle a non-seulement le goût du bien, mais la persévérance dans le bien, chose plus rare, et jamais elle ne se dégoûte d'une entreprise, quelque difficulté qu'elle y rencontre. Les malades sont visités, les pauvres secourus, les petits enfants instruits et soignés, et c'est en grande partie à cette petite femme si modeste et si timide que l'on doit ces bienfaits de tous les jours, qui sont pour les pauvres des messages de la Providence. Ce sont là ses plaisirs, ses devoirs sérieux sont ailleurs. Son mari, ses enfants, sa maison l'occupent constamment, mais, saintement avare des minutes, fidèle à la maxime de Fénelon : *Il faut sans cesse avoir la faucille à la main pour retrancher les visites et les conversations inutiles*, elle trouve le moyen de faire beaucoup en peu de temps. C'est une âme sainte et simple, qui fait bien parce qu'elle aime bien. Elle est si aimée de ses pauvres, que dernièrement un d'eux, sur le point de mourir, lui a fait demander un souvenir qu'il voulait emporter au cercueil. Elle a donné une image que le pauvre, ami de Jésus-Christ, a emportée dans les plis de son suaire, et qu'il présentera au dernier jour à ce juge clément et sévère, qui ne reconnaîtra pour héritier de son royaume que ceux qui auront secouru et consolé les misérables... Oh! qu'alors Henriette aura autour d'elle une brillante cour de *mendiants puissants au ciel*!... Je l'imité, mais de fort loin, et je ne trouve pas comme elle ces industries, ces inépuisables ressources qu'inspire une charité toujours debout, toujours vigilante.

Janvier 18...

Un changement bien imprévu va s'opérer peut-être dans notre position : ce matin, nous avons reçu une lettre, timbrée de Paris; elle était d'un homme de loi, qui annonçait à mon mari la mort de M. Deligny, notre cousin, mort *intestat*. Or, mon mari et un autre parent, qui habite Corbeil, sont les seuls héritiers connus du défunt, qui laisse, dit-on, une brillante succession. Nous sommes à la veille d'être riches, voilà le résultat de cette lettre. Julien part cette nuit pour Paris, mais pendant tout le cours de cette journée, que de projets, que de plans se détruisant l'un l'autre! Riches : nous achèterons la maison de campagne que nous rêvions dès le commencement de notre

mariage; Julien, sans quitter le barreau qu'il chérit, aura plus de loisirs; il augmentera sa bibliothèque, il achètera des gravures, il goûtera les délassements intellectuels qu'il apprécie si bien; nous aurons une calèche pour nos promenades en famille; les pauvres ne seront pas oubliés; nous n'irons pas beaucoup dans le monde, mais nous aurons l'élégance intérieure et les plaisirs d'une large opulence; l'avenir de nos enfants sera assuré, et dans quelque carrière qu'ils veuillent entrer, la fortune leur frayera un plus facile chemin. Nous ne parlons que du grand événement, mais quelquefois Julien m'arrête et me dit en riant: Surtout, pas trop de châteaux en Espagne! Je prends moi-même mon cœur à deux mains pour l'empêcher de s'envoler trop vite vers ces images décevantes, ces repos et ces richesses. Oh! comme on s'établit vite là-dedans!

Janvier 18...

Mon bon Julien est parti pour Paris; cette séparation est un *rabat-joie*; peut-être en avais-je besoin. Le matin, à l'église, j'ai fait de mon mieux pour calmer mon imagination, pour chasser ces idées, ces projets, qui, semblables à des mouches importunes, reve-

naient sans cesse distraire mon attention, et j'ai tâché de me mettre dans un état d'indifférence pour cette fortune qui nous tombe des nues. La richesse est un bien dangereux, une lourde responsabilité; elle a fait périr des âmes mieux trempées que la mienne. Seigneur, vous qui lisez au fond des cœurs, ne nous donnez pas la fortune, si nous ne devons pas en faire un digne emploi; qu'elle s'éloigne de nous, si elle doit amener à la suite l'orgueil ou l'avarice; ne permettez pas, mon Dieu! que l'argent nous entraîne à notre perte; laissez-nous dans notre simplicité, si cette simplicité est agréable à vos yeux!

Je me sentis plus tranquille après avoir prié; je laisse la décision de cette affaire à la Sagesse divine. Si la fortune vient, je me souviendrai qu'elle n'est qu'un dépôt: si elle ne vient pas, eh bien! nous apprendrons à nos enfants à s'en passer. Chers petits enfants, n'ont-ils pas de tous les biens les plus précieux, une mère qui les aime, et un père dont ils peuvent être fiers?... Je les ai fait prier pour le voyageur. L'or ne peut pas acheter les pures délices que je goûtais en entendant ces voix innocentes prier pour notre cher absent!

(La suite à un autre Numéro.)

L'ENFANT ET L'ÉTOILE.

Dors, mon enfant, car dans la plaine
Les fleurs se ferment lentement;
Déjà du soir la fraîche haleine
Dans les rameaux fuit vivement.
L'étoile du soir étincelle
Et dit en m'entendant gémir:
« Quel est donc cet enfant rebelle
» Qui boude et ne veut pas dormir? »

Vois comme ta sœur est gentille,
Elle dort dans son petit lit;
Sage et bonne petite fille,
L'étoile du soir lui sourit,
Tandis qu'elle ne t'aime guère
Et semble fuir loin de tes yeux;
Ah! tu fais du mal à ta mère,
L'étoile va le dire aux cieux.

— De grâce, exauce ma prière,
Ma mère, ne me gronde pas,
Que ton œil me soit moins sévère,
Docile, je te tends les bras.
Sous ton doux baiser qui m'effleure,
Je vais m'endormir sans souci:
Ma petite étoile, à cette heure,
Oh! viens donc me sourire aussi.

La jeune mère qui se penche
Vers le front de l'ange endormi,
Bénit tout bas l'étoile blanche
Qui la guide d'un œil ami:
Et l'étoile qui, bienfaisante,
Sur les deux jeunes enfants luit,
Chasse de leur couche riante
Les noirs fantômes de la nuit.

LOUISA STAPPAERTS (M^{me} RUELENS).

ÉNIGME HISTORIQUE.

Portant le même nom, le même prénom, sans être parents, nous vécûmes à quatre siècles de distance. Le premier d'entre nous porta d'abord la houlette du berger, et plus tard la crosse pastorale; il présida à la construction d'un des plus beaux monuments qui

soient sortis de la main des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le second fut soldat, écrivain, ministre, ami d'un grand roi et ami du pauvre peuple. Tous deux nous occupons une place honorable dans l'histoire de France. — Qui sommes-nous?

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 11.

Nous ne justifierions qu'à moitié notre titre de *Progrès Musical*, si nous laissions échapper une occasion d'offrir quelque chose de nouveau à nos jeunes abonnés. Nous joindrons donc, ce mois-ci, à la nombreuse collection de morceaux de musique de piano, de chant et de danse, plusieurs compositions pour piano moyenne force et facile, sur des motifs des meilleurs opéras italiens. Ainsi, la grande fantaisie avec variations sur un air de *Roberto d'Évereux*, la *Moqueuse*, grande valse, les *Trois gracieuses*, sur *Anna Bolena*, de Donizetti, et sur le *Barbier* de Rossini, par l'habile compositeur Sica, sont de véritables perles musicales. Cette

musique a le mérite d'être assez difficile pour développer les progrès des jeunes élèves, tout en leur permettant d'arriver à la jouer assez bien pour être écoutée.

Nous signalerons aussi une *grande valse brillante*, par madame Hérault, qui aura certainement le même succès que les valses de Strauss et de Marcellhou, tant recherchées dans les salons parisiens.

On remarquera encore de la musique de chant, toute choisie avec le goût particulier qu'on a dû apprécier déjà dans nos précédents catalogues.

ÉDUCATION MUSICALE.

Un seul homme pouvait remplacer Mozart, mort à l'âge de trente-six ans, en 1792, c'était Louis Van Beethoven, né en 1770, à Bonn, où son père occupait l'emploi de ténor à la chapelle de l'Électeur. Haydn fut son maître. Il se distingua de très-bonne heure comme exécutant. Son talent consistait surtout dans l'improvisation et dans l'art de varier le premier thème qu'on voulait lui donner. Dans ce genre, il a surpassé Mozart, et n'a jamais eu de rival.

Beethoven suivit les traces de Haydn et de Mozart, et il agrandit encore la sphère de la musique instrumentale. Rien n'égale la force et l'énergie déployées dans ses symphonies; il y règne en même temps une sensibilité et un certain vague qui captivent l'imagination. Peu d'années avant sa mort, Beethoven fut affligé d'une surdité incurable; cet événement, désastreux pour un compositeur, influa sur son caractère sans porter atteinte à son talent. Il mourut le 26 mars 1827, à Vienne, dans une situation peu aisée, qui l'avait même forcé, peu de temps avant sa mort, de recourir à l'obligeance des musiciens anglais, lesquels étaient empressés de répondre à cette preuve de confiance.

Si nous devions nous étendre sur la valeur sérieuse de chacune des compositions de Beethoven, il faudrait écrire un volume d'éloges. L'ampleur grandiose de son style, la simplicité toujours émouvante de sa mélodie, l'élégance du rythme, le charme des ensembles, en un mot, toutes les perfections de son art, sont résumées dans *Fidelio*, *l'Oratorio*, le *Miserere*, la *Marche funèbre*, la *Symphonie héroïque*, les sonates et symphonies, enfin dans une foule d'œuvres qu'il serait trop long d'énumérer.

Depuis Beethoven, le plus renommé des compositeurs allemands fut Charles-Marie de Weber, né à Eutin, dans le Holstein, en 1787. Le *Freischütz* a rendu le nom de son auteur célèbre dans toute l'Europe. Cet ouvrage, dès son apparition, excita l'admiration des

Allemands, et lorsqu'un étranger arrivait dans le pays, la première question qui lui était adressée par les habitants était : Connaissez-vous le *Freischütz*, de Weber? et lorsqu'on répondait négativement : « Courez-y donc, allez goûter le plaisir d'entendre cette admirable composition. » Le succès de cette belle partition a surpassé tout ce qu'on connaissait en ce genre. Point de ville, point de village de l'Allemagne où elle n'ait été écoutée avec enthousiasme, et depuis, lorsqu'elle fut connue en France et en Angleterre, elle y excita le même sentiment d'admiration. Le succès obtenu par le *Freischütz* à Londres, en 1823, fit concevoir à M. Kemble l'idée d'engager Weber comme directeur et compositeur au théâtre de Covent-Garden. Il accepta cette proposition; mais le climat de l'Angleterre ayant développé une maladie de langueur dont il avait déjà ressenti des atteintes, il expira dans la maison de sir Georges Stuart, peu de mois après son arrivée à Londres. Indépendamment du *Freischütz*, Weber a composé *Oberon* et *Euryanthe*, encore deux magnifiques partitions; puis, *Haben Hussan*, *Preciosa*, et quelques symphonies qui portent aussi l'empreinte du génie de leur auteur. Parmi les compositeurs allemands non moins célèbres, et dont les ouvrages ne sont connus que dans le monde musical, on distingue particulièrement Winter, de Munich, Mayer, auteur de l'opéra de *Médée*, qui fut si populaire en Angleterre; Weigl, Gyrowetz qui écrivit en 1829, à l'âge de soixante-quinze ans, un opéra intitulé *le Harpiste aveugle*; Louis Spohr, auteur de *Faust* et de *Jessonda*, opéras où l'on trouve beaucoup de science et de talent; Hummel, célèbre pianiste et l'un des plus remarquables compositeurs de son époque, et enfin Meyerbeer, de Berlin, l'auteur de beaucoup d'opéras allemands, italiens et français, entre lesquels on distingue surtout, *Robert le Diable*, les *Huguenots*, le *Prophète*, *l'Étoile du Nord*, qui le placent au premier rang parmi les musiciens vivants.

MARIE LASSAYEUR.

REVUE MUSICALE.

C'est un métier fort embarrassant que celui de critique, lorsqu'il s'agit de juger l'œuvre d'une Altesse, de l'héritier d'une maison royale. Si l'opinion du journaliste est favorable à l'œuvre, le public ne manquera pas de qualifier de flatterie ce qui ne sera que l'expression d'une pensée sérieuse. Si l'ouvrage, soumis à une analyse sévère, contient des défauts qu'il faille indiquer, que de gens s'écrieront que le critique est injuste, qu'il est poussé dans la voie du blâme par des idées systématiques, qu'il est influencé par des opinions personnelles !

Et d'abord voici le public en émoi ; l'opéra de *Sainte Claire* va commencer. D'ordinaire le compositeur se cache humblement dans les coulisses du théâtre, écoutant avec ivresse ou avec désespoir les impressions de la foule, les bravos ou les chuchotements. Ce soir l'auteur est dans la loge impériale, Napoléon III est près de lui. Mille cris cent fois répétés retentissent de toutes parts. Le duc de Saxe-Cobourg-Gotha semble impassible ; cependant le sourire qui passe sur ses lèvres y laisse deviner une poignante inquiétude. Puis un profond silence succède au bruit, on se tait, on écoute. Enfin l'ouverture a commencé ; un thème large et grandiose sur lequel se détachent quelques mesures en *la* mineur d'un effet délicieux, un allégo d'un mouvement graduellement impétueux, une vive et charmante strette, voici le début de cette œuvre qui prouve suffisamment au public que le prince, tout prince qu'il est, est un maître profondément versé dans la pratique comme dans la théorie de son art, et n'ignore aucun des procédés de la nouvelle école allemande, dont il use avec autant d'intelligence que de sobriété.

Un chœur vif et brillant commence le premier acte. La romance que Roger chante avec le charme qu'il sait donner à sa voix est pleine de grâce, de tendresse et de poésie ; le duo de Charlotte et de Berthe, qui lui succède, a produit sur l'auditoire un excellent effet. La strette est un peu tourmentée, mais néanmoins ne manque pas d'énergie. Puis un quinquette en *la* bémol traité de main de maître, est suivi d'un air de soprano d'un rythme heureux et de l'effet le plus saisissant.

Du palais des czars, nous passons dans l'église de l'Archange Michel. On entend là comme un doux et mélodieux murmure qui peu à peu grandit, se formule et se termine par un quatuor d'une ampleur et d'un style infiniment remarquables ; aussi, dans ce moment, le public enthousiaste n'aurait pu contenir son admiration, qui s'est traduite par des bravos et des trépignements formidables. La prière des morts, qui termine l'acte, a été également fort applaudie.

Le troisième acte a une couleur absolument opposée à celle des deux autres. Des chœurs d'une verve toute méridionale, une cavatine brillante, le duo de Charlotte et de Victor, enfin le grand air d'Alexis, voilà ce que renferme cette troisième partie, dont l'exécution a été fréquemment interrompue par les applaudissements de l'auditoire. Roger s'est surpassé dans le rôle de Victor de Saint-Auban, et mademoiselle Dussy a vocalisé à ravir le rôle difficile de Berthe.

La 275^e représentation des *Huguenots* a été donnée, au commencement de ce mois, pour les débuts de M. Belyal, qui, dans le rôle de Marcel, a été favorablement accueilli du public.

Rien de nouveau à l'Opéra-Comique.

Pendant la saison du théâtre Italien, on nous promet entre autres chefs-d'œuvre, *Semiramide*, *Otello*, *Mosè*, *l'Assedio di Corinto*, *il Barbiere di Siviglia*, *Cenerentola*, *Maidilde di Shabran* de Rossini, *Don Giovanni* de Mozart, *i Puritani*, *la Sonnambula*, *Norma*, *i Capuletti e Montecchi* de Bellini ; *Lucrezia Borgia*, *Lucia di Lammermoor*, de Donizetti ; *il Trovatore*, *Ernani*, de Verdi ; *l'Assedio di Firenze*, de Bottesini. L'affiche annonçait pour le jour d'ouverture le *Mosè* de Rossini, (*il nuovo*), c'est-à-dire qu'on a entendu non l'ancien, mais le nouveau *Mosè*, celui dont les morceaux français ont été réintégrés dans la langue de Métastase. Sauf mademoiselle Fiorentini, qu'on a déjà vue aux Italiens, la troupe se compose d'artistes dont le nom n'est pas encore glorieusement connu.

MARIE LASSAVER.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

DIFFÉRENTES MANIÈRES D'ACCOMMODER LES POMMES DE TERRE.

SALADES DE POMMES DE TERRE AU THON. — Faites cuire les pommes de terre à l'eau et au sel, épluchez, coupez en tranches, laissez refroidir ; prenez des œufs durs, coupez-les en rouelles ; prenez du thon mariné, coupez-le en petits morceaux minces. Placez dans un saladier un lit de thon, un de pommes de terre, un de rouelles d'œufs durs, continuez ainsi jusqu'à ce que le saladier soit rempli aux trois quarts ; couvrez de cerfeuil haché très-fin, assaisonnez de peu de sel, poivre, vinaigre et huile, retournez cinq minutes avant de servir.

QUENELLES DE POMMES DE TERRE. — Faites cuire vos pommes de terre presque sans eau ; couvrez-les d'un torchon mouillé, laissez-les s'essuyer. Épluchez,

passiez-les au tamis de soie : mêlez-les avec le même poids de bon beurre ; pilez bien, ajoutez sel, poivre, un peu de muscade râpée, persil et ciboule hachés, mais en très-petite quantité ; ajoutez encore des jaunes d'œufs selon la quantité de pommes de terre, et un ou deux blancs bien battus en neige ; remuez et formez des boulettes grosses comme des noix. Faites-les pocher dans de l'eau bouillante, ou dans du bouillon (si c'est pour du gras). Couvrez-les d'une sauce tomate.

POMMES DE TERRE A LA CRÈME. — Mettez un bon morceau de beurre dans une casserolle, deux fortes pincées de farine, sel, poivre, muscade, persil haché, mêlez bien ; ajoutez un verre de crème, tournez jusqu'à l'ébullition ; mettez-y des tranches de pommes de terre cuites à l'eau. Servez.

CORRESPONDANCE.

Hélas! ma chère amie, les beaux jours s'en vont... Sous l'aspect d'un soleil décoloré, d'un ciel çà et là chargé de nuages, la campagne prend une teinte de plus en plus mélancolique : les arbres livrent à la brise leurs feuilles desséchées, les fleurs perdent leur parfum, les oiseaux, silencieux, disparaissent des buissons, et les hirondelles, rassemblées sur la tourelle du château ou sur le clocher de l'église, délibèrent en conseil sur leur prochain départ. Nous aussi nous songeons au nôtre. Déjà nous avons pris congé des personnes qui ont échangé avec nous, pendant cet été, des relations de bienséance ou d'amitié; nos pauvres sont pourvus des vêtements chauds que nous-mêmes leur avons faits; il ne nous reste plus qu'à les recommander à leur vénérable curé, à qui nous remettrons quelque argent pour leurs besoins urgents ou imprévus. Pauvres gens! puissent-ils ne pas trop souffrir des rigueurs de l'hiver. Ce que nous leur avons donné est peu, bien peu, et pourtant avec quelle reconnaissance ils l'ont reçu! Comme ils étaient tristes en nous disant adieu!... Une vieille femme, entre autres à qui ma mère avait fait une couverture ouatée avec une robe de laine, et une camisole chaude avec une indienne piquée et ouatée, me dit, les larmes aux yeux: « Mam'zelle, grâce à votre maman, ce n'est pas le » froid qui m' fait peur pour cet hiver... mais... » mais... j'en jouirai pas longtemps du bien qu'elle m'a » fait et vous aussi; car je sens bien... que je m'en » vas... Aussi, je vous dis adieu... je ne vous rever- » rai plus... mais soyez sûre que ma dernière prière » en ce monde et ma première auprès du bon Dieu » seront pour lui demander de vous bénir toujours. » Puis, me prenant la main, elle la serra dans les siennes, la porta à ses lèvres, et me répéta : « Mam'zelle, » adieu!... » Pendant cette petite scène de séparation, j'élevais intérieurement mon âme vers le Seigneur, et je le remerciais de m'avoir mise à même de recueillir de telles bénédictions.... de m'avoir donné une mère qui m'a appris à aimer les pauvres et à les soulager.

Paris le 24.....

Nous sommes réinstallés dans notre habitation d'hiver, ma chère amie, et je me retrouve ici, dans ma chambre, causant avec toi, comme on peut causer quand cent lieues vous séparent... Si je supposais que la description de notre appartement remis à neuf, de nos meubles renouvelés, pût t'intéresser, je te la donnerais entière, et, en commençant par notre antichambre, je te dirais que ma mère l'a fait tapisser de papier coutil rouge et blanc; qu'à la fenêtre, elle a fait mettre des petits rideaux en mousseline brochée, et des grands en coton croisé, rayé comme le papier; que la banquette double est en damas rouge comme le tapis de la table, sur laquelle sont posées une écritoire et du papier....

La salle à manger est tapissée de papier chêne, du même ton que le bois des chaises, du buffet et de la table. A la fenêtre pendent des rideaux de reps,

rayures algériennes. Le tapis de la table est pareil aux rideaux; les chaises sont recouvertes de même étoffe.

Le salon est blanc et or, avec baguettes en cuivre; le meuble, en bois de palissandre, est recouvert de velours rouge; les rideaux sont également en velours rouge. — Sur la cheminée en marbre blanc est placée une pendule marbre blanc, bronze et or, représentant la Littérature et l'Histoire; les candélabres, dans le même style, représentent la Sculpture et la Peinture. Entre les deux fenêtres est un petit bahut, bois de rose et palissandre, surmonté d'une glace de Venise; en face, de l'autre côté, le piano; au milieu, la table de lecture, de travail, de tout ce que tu voudras, recouverte d'un tapis pareil au meuble : un autre tapis, moquette alors, est tendu sur le parquet.

Le meuble de la chambre de ma mère est en acajou très-foncé, garni de damas bouton d'or; le papier est semblable, ainsi que les rideaux de la fenêtre et du lit. Dans cette chambre sont tous les portraits de famille, excepté ceux de mon père et de ma mère que j'ai réclamés pour la mienne.

Ma chambre est tapissée de papier à grands boutons bleus sur fond bleu. Le meuble, qui se compose d'un lit, de quatre chaises, d'une commode surmontée d'une petite bibliothèque, d'une table à ouvrage, d'un petit bureau-étagère, est en noyer veiné très-foncé. Les rideaux sont en mousseline blanche; la couverture des chaises, en damas pareil au papier. Entre les rideaux de mon lit, soutenus par une couronne, un crucifix est placé : la croix est en bois d'ébène, le Christ en ivoire. En face, adossé à mon lit, je pose, pendant le jour, le prie-Dieu que ma mère m'a brodé. — Ma cheminée est garnie d'une pendule, de deux flambeaux, de deux baguiers, et d'une pelote à épingles. — Le portrait de mon père et celui de ma mère sont de chaque côté de la glace de la cheminée : une place d'honneur est réservée au tien quand tu me l'enverras. Florence a trouvé ma chambre fort jolie : c'est là qu'ensemble nous travaillerons pour toi et pour toutes nos chères amies pendant cet hiver, qui s'avance à grands pas. Que nous apportera-t-il ? — De jolies modes? c'est promesse faite. — Des soirées, des bals, des concerts, des spectacles? ce sont choses attendues. — De longues veillées intimes que l'on commence par deux heures de travail pour les pauvres, et que l'on achève par un peu de musique assaisonnée d'une tasse de thé. — A la bonne heure! voilà mon rêve! *rêve doré*, aussi doux, aussi suave à mon cœur que le sont à mes oreilles les petites valse de M. Émile Desgranges, offertes par l'auteur à notre journal.

Je n'ai pas de grands détails à te donner sur nos changements de modes, car nos costumes en général diffèrent peu de ceux de l'année dernière; les corsages sont encore à longues basques, fermés devant par des boutons; les ornements, toujours en rapport avec celui de la jupe, se partagent entre les galons de velours, de peluche, de passementerie, et les rubans *gaufres*. Je ne saurais trop te dire com-

bien ces rubans, dont les dispositions sont toutes plus jolies les unes que les autres, font de ravissantes garnitures, soit pour robes, soit pour manteaux; ces garnitures ont le double avantage d'être très-bon marché d'abord, puis de ne présenter aucune difficulté de façon, de sorte que l'on peut les disposer à son gré sur une robe ou un manteau. Pour nos toilettes de bal, ces rubans, que l'on trouve dans toutes les grandeurs et dans diverses qualités, telles que satin, taffetas et gaze, nous aideront à confectionner nous-mêmes les plus élégantes toilettes, et je te le répète, notre budget pour cela ne se trouvera point trop grévé!... L'on voit aussi quelques corsages sans basques, busqués légèrement devant et derrière, ouverts devant et ornés d'une berthe ronde derrière, formant un peu la pointe sur le devant; quant aux bretelles, elles jouent de leur reste, je l'espère; l'abus en a été assez grand pour que cette mode puisse se déclarer entièrement satisfaite. Les jupes sans volants sont, sur le devant, ornées en forme de tablier, par des garnitures de velours, des boutons à glands, ou par une broderie au passé faite avec du cordonnet ou de la chenille; couleur sur couleur est très-distingué; ce genre d'ornement placé sur les deux côtés de la jupe en forme de quilles rend les robes beaucoup plus jeunes. Dans les deux cas, la garniture doit continuer sur le corsage. Les manches, pour le moment, se font encore de forme pagode à un ou plusieurs volants, ou bien à bouillons; du reste, les ornements variés dont on recouvre les manches peuvent à chaque instant leur donner un aspect nouveau, et plus ou moins élégant.

Les étoffes qui se portent le plus sont les taffetas, les popelines de soie, et les pékins à disposition pour robes habillées. Comme toilettes simples, nous avons le droguet de laine, le drap d'Italie, et la popeline de laine: toutes ces étoffes ont beaucoup de soutien et se retrouvent dans plusieurs dispositions charmantes.

Notre gravure du mois dernier a pu te renseigner à l'endroit des manteaux; j'ajouterai que les talmas se portent encore avec un égal succès; ils se font en drap gris à deux faces (les plus foncés sont les plus jolis), ou bien en velours, ou en moire. Un autre genre de manteau, à mon avis, la seule nouveauté du moment, est un manteau ayant un peu la forme des paletots pour hommes, produisant par derrière l'effet du talma, étant fermé sur le devant par une rangée de boutons; de grandes manches et des poches donnent à ces sortes de manteaux un ensemble très-distingué.

Nos chapeaux, hélas! ne sont pas plus grands, quoique toutes les marchandes de modes veuillent nous persuader le contraire en nous disant que les passes avancent un peu plus sur le front; je veux bien le croire, mais c'est si peu de chose, en réalité, et, par contre, les bavolets sont tellement exagérés de longueur dans le milieu, que les chapeaux, plus sur le cou que jamais, semblent posés sur la tête plus en arrière encore. La passe, très-large au bas des joues, peut ainsi recevoir des masses d'ornements en fleurs, tulle et rubans; le dessus se trouve orné de plumes pour les jeunes femmes, de roseaux en velours, et d'autres feuillages également en velours pour jeunes filles; le velours plein est toujours ce qui domine; le gris-taupe est la couleur préférée. Le mois prochain, je t'envierai, avec le patron, la description de quelques chapeaux.

A propos, je me souviens de n'avoir pas encore

répondu à une lettre où tu me posais les questions suivantes :

1° Quand on reçoit la visite de quelqu'un, doit-on marcher devant, à côté, ou derrière ce quelqu'un en le reconduisant?

2° Peut-on rendre cette visite le jour même où on l'a reçue?

3° Comment doit-on se présenter en entrant dans la chambre de ces mêmes visiteurs, dans laquelle sont réunies plusieurs personnes des deux sexes?

4° Peut-on aller à l'église avec un cache-nez?

5° Peut-on, si l'on veut faire un cadeau à un prêtre, le déposer avec son adresse sur l'un des autels de son église?

J'ai cru d'abord à une plaisanterie, je te l'avoue, et je voulais y répondre par une autre. J'allais donc t'envoyer un petit A B C de civilité destiné au premier âge, quand Florence m'assura que c'était très-sérieusement que tu attendais une réponse à ces questions; que très-sérieusement je devais te la faire, et que très-sérieusement tu te fâcherais si je n'y mettais pas toute la grâce, toute l'amabilité possible. J'augure mieux de ton affection pour moi, et pour te prouver toute la mienne, voici mes conseils :

1° Quand tu reconduis des visiteurs, comme tu les nommes, tu dois les accompagner jusqu'à la porte d'entrée de ton appartement ou de ta maison, si tu l'occupes seule. Tu dois marcher à côté d'eux, en ayant soin d'écarter de leur passage les objets qui pourraient les embarrasser, et d'ouvrir les portes des chambres ou salons que pour sortir ils doivent traverser. Aux domestiques, et aux chambellans, dans les maisons principales, appartient seulement le devoir de précéder les personnages qu'ils sont chargés de reconduire, la grande dame, dans cette position, ne devant pas franchir le seuil de son salon.

2° Une visite ne doit être rendue le jour où elle a été reçue, que dans le cas exceptionnel d'un départ précipité, ou pour réparer une maladresse commise, ou bien encore parce que, soi-même, on aurait à s'absenter et que l'on est certain de ne plus trouver les personnes au retour.

3° Quant à la manière de se présenter dans une chambre où se trouvent réunies des personnes des deux sexes, elle ne diffère en rien de celle que l'usage, le bon sens et l'éducation ont adoptée pour l'entrée dans un salon : un air aimable, un gracieux salut, l'acceptation du siège qui vous est offert, et le reste....

4° Libre à toi de porter un cache-nez pour aller à l'église ou ailleurs, si cet objet a tes sympathies. Il n'a jamais eu les miennes. Aussi je crie haro sur lui sans prétendre le mettre sur ta liberté.

5° Si tu as un cadeau à faire à un ecclésiastique, je t'engage à n'en rendre témoin ni le suisse, ni le bedeau, ni le sacristain, et à l'envoyer tout simplement au prêtre à qui tu le destines. Si le mode est moins poétique, il est plus chrétien; en montant à l'autel pour immoler la sainte victime, le prêtre doit n'y trouver que les objets propres au sacrifice.

Mais revenons à nos moutons : ouvrons notre planche, jetons un coup d'œil sur nos gravures.

N°1. COL GUIPURE. Ce dessin, avec lequel tu pourras mélanger le tulle crêpe aux endroits pointillés, se brode ainsi : l'étoile du médaillon au plumetis, le

petit entourage de fleurs également au plumetis avec encadrement de feston dans le bord; le ruban qui serpente se remplit avec de la guipure mélangée de point de Venise, et enfin le feston feuille de rose se trouve à son tour rempli par des pois. Des œillets seraient plus légers.

2 et 3, GARNITURE et ENTRE-DEUX assortis au col, et avec lesquels on peut faire des manches duchesse; au-dessus de la garniture, tu poseras un bouillon de mousseline suisse, traversé de distance en distance par des rubans de taffetas n° 3, bleu, rose ou lilas; un ruban de même couleur n° 12 ou n° 16 sera posé à plat sous la garniture en forme de transparent. Monte ces manches toi-même, cela va sans dire, et tu verras le joli effet qu'elles produiront.

4 et 5, CALOTTE GRECQUE. Prends de la soutache ou de la chenille nuancée, et recouvre ce dessin, que tu feras sur un fond en drap, en velours, ou en moire; cette dernière étoffe, plus légère, plaît souvent davantage. Si tu choisis de la chenille, c'est en faisant le point de chaînette que tu devras l'employer. Les sinuosités du bord de la bande seront indiquées par la soutache ou par la chenille, et non par un point de feston. L'étoffe doit rester droite et ne pas être découpée comme le dessin paraît l'indiquer.

6, Écusson pour mouchoir, plumetis, point de plumetis et jours.

7, *Sophie*, plumetis simple ou feston.

8, *Georgiana*, plumetis.

9, *Rosa*, plumetis fendu.

10, *Mariette*, plumetis et œillets ou pois.

Ici finit la petite édition.

11, VOLANT pour robe de mousseline. Ce dessin, léger et facile, se brode au plumetis; dans le milieu de chaque myosotis, je t'engage à faire un œillet. Quant à la chaîne d'œillets qui borde le feston, il faut la faire au plumetis. Ce dessin serait encore très-joli pour volant de mantelet, et si tu te mettais à l'œuvre dès aujourd'hui, tu te trouverais, sans t'en douter, avoir au commencement de l'été prochain le plus charmant mantelet.

12, COL MOUSQUETAIRE. Ce dessin, à part les tulipes et le cœur des marguerites qui seront toujours plus jolies au plumetis, peut se faire entièrement au feston. Le point d'échelle dans les tulipes et dans les feuilles et les jours variés dans le calice des autres fleurs sont indiqués sur le dessin.

13 et 14, GARNITURE et ENTRE-DEUX pour manches assorties au col. Tu peux également disposer ces manches comme je te l'ai indiqué pour les n° 2 et 3.

15, QUART D'UN MOUCHOIR. Ce dessin, copié sur un mouchoir en vrai point de Bruxelles, peut se broder sur du tulle de Bruxelles d'abord, ou bien encore sur du tulle *crêpe*; il n'est composé que de cordonnet. Ce sont les jours surtout que je te recommande et auxquels je te prie d'apporter tous tes soins, tout ton temps et tout ton talent.

16, *Emma*, plumetis simple ou feston.

17, *Isma*, plumetis.

18, *W. L. E.*, entrelacées. Ce chiffre d'une grande élégance se brode au plumetis très-fin, avec mélange de point sablé dans les fleurs.

19, FANCHON. Pour l'exécution de ce dessin, je ne puis que te répéter ce que je viens de te dire pour le mouchoir, car la disposition étant du même genre, il peut être reproduit de la même manière. — Pour ta

mère, cette fanchon doublée de taffetas bleu Suède ou lilas, et relevée par quelques nœuds de ruban également en taffetas, ferait un charmant bonnet coiffure de chez soi.

20 et 21, Voici un très-joli modèle de chaussons pour ton petit filleul; brode-les en soie cordonnet, ou en soutache sur du cachemire bleu, blanc ou rose; soie bleue sur fond blanc, pour un enfant voué à la Vierge, ou bleu sur bleu: ce qui est à mon avis encore plus distingué. Les deux morceaux qui forment le chausson étant brodés, tu les doubles chacun avec de la percaline ou de la soie; tu les ouatras en retenant la ouate par une petite piqûre, formant un carreau à peu près d'un centimètre. Ensuite, tu joindras le tout par un surjet, que tu dissimuleras à l'endroit par la soutache, si la broderie est en soutache, ou par un point de chaînette, si l'ornement du chausson est fait au point de chaînette; deux boutonnieres retiennent des boutons en passementerie, dans les couleurs du fond et de la broderie.

22, *Paula*, plumetis.

23, *Alexandrine*, plumetis simple.

24, *Louise*, plumetis et œillets ou pois.

25, Écusson de mouchoir: dessin facile et à effet, mélangé de plumetis, de feston feuille de rose, et d'œillets ombrés; un point d'échelle remplit la feuille du bas.

26 et 27, ÉTOLE. La manière la plus simple d'employer ce dessin, c'est de le broder tout au passé en soie mais ou en cordonnet d'or sur fond blanc de moire antique ou moire ordinaire; une autre manière bien plus élégante serait de mélanger la chenille avec des perles, du bouillon, et du cordonnet d'or.

Voici comment tu pourrais disposer toutes ces choses, toujours avec l'emploi du métier.

Les feuilles de vigne seraient en chenille blanche avec nervures de cordonnet d'or; les tiges seraient aussi en or; les grains de raisin seraient formés par des perles blanches soufflées, entourées par la chenille; des perles ovales du même genre formeraient les grains de blé avec épis en cordonnet d'or; les fleurs ainsi que leur feuillage seraient également en chenille et nervures d'or; des perles seraient placées dans le calice des fleurs; quant à la croix, elle doit être toute or avec mélange de quelques perles. L'or bouillon te servira pour les rayons de la croix. Ce dessin est très-varié; il ne sera pas ennuyeux à faire et produira un magnifique effet.

28, ENTRE-DEUX assorti au volant du n° 11.

29, *L. B.*, plumetis ou feston.

30 à 34, Alphabet, plumetis fin.

Tourne la planche.

55 et 56, MANTEAU SAINT-MÉGRIN, dont tu jugeras l'effet sur la gravure du mois dernier. On peut le faire en velours, en drap, en moire antique, ou bien encore en velours et drap ou velours et moire antique; la broderie au passé peut être remplacée par un velours ou par un galon de fantaisie. — Un grand effilé au lieu de la dentelle posée dans le bas, ferait de ce manteau un vêtement plus simple, plus jeune fille, et non moins joli. — Pour couper ce patron, qui est droit fil par derrière, tu dois d'abord poser ton étoffe sur le n° 55, l'entailladant à tous les endroits où tu vois un trait marqué dans la longueur; l'un de ces traits est désigné aux lettres AB. Dans ces parties entaillées, tu placeras le morceau du n° 56, appelé par les

couturières *soufflé*; c'est ce qui, en donnant de l'ampleur au manteau, produit ces plis si gracieusement onduleux; la couture du *soufflé* est dissimulée sous une rangée de petits boutons plats en passementerie. — Quant à la doublure, qui ne peut être ouatée, je t'engagerai à la mettre en peluche; les manteaux doublés ainsi tiennent, dit-on, aussi chaud que ceux doublés en fourrure. Pour une de nos jeunes amies, voici comment j'ai vu ce manteau exécuté : le fond était en drap noir zéphyr, drap fin et chaud comme tu sais. Les plis dits *soufflés* étaient en velours noir, les boutons noirs en passementerie, la frange du bas en chenille; une doublure en peluche gros bleu complétait l'ensemble de ce manteau d'une distinction charmante.

Maintenant abandonnons les patrons pour examiner tous ces jolis croquis qui recouvrent en partie notre planche; — j'ai voulu te prouver, par cet envoi aussi varié que nouveau, que si je songe à toi toujours, j'y songe plus particulièrement encore aux approches du jour de l'an, sachant la multitude de petits souvenirs que tu dois avoir à offrir à ta mère, à ton père, tes frères, tes oncles; la chère grand-mère n'est pas oubliée non plus; tu trouveras pour elle la description d'une corbeille, dans laquelle on peut mettre soit un tricot, soit une tapisserie sur gros canevas. Tous ces ouvrages doivent, bien entendu, être faits par tes jolis petits doigts : là est leur principal mérite. Tu trouveras chez M^{me} Marie Soudan, qui comprend si bien ces délicates attentions, et qui a mis son imagination et son habileté au service de notre bonne volonté, toutes les montures et tous les accessoires nécessaires à la confection des ouvrages qui composent la planche de ce jour; seulement, dès que tu auras fixé ton choix, je t'engage à ne point attendre tout à fait les derniers jours pour t'adresser à elle, car à la fin de l'année elle est si absorbée par les acheteuses qui envahissent son magasin, qu'elle ne pourrait peut-être pas répondre à ta demande avec toute la célérité désirable. Si tu veux, nous allons commencer par la *pelote plomb* qui se trouve au n^o 57.

57. CROQUIS DE LA PELOTE PLOMB. — Le n^o 58 donne le dessin de ce plomb que l'on peut broder sur du velours, du casimir ou de la moire; mais les premières étoffes sont plus convenables comme solidité. Le dessin se recouvre de soutache en soie de couleur tranchante, ou de même nuance que celle de l'étoffe; les parties du dessin, tracées en lignes fines, seront indiquées avec de la petite soutache d'or. — Dans les endroits où l'on voit comme un oïlet, on place une perle de jais ou de fantaisie, suivant les couleurs du velours et de la soutache; je t'engage à faire ce plomb en velours bleu Suède, avec mélange de soutache marron et or. Les perles ainsi que le crochet du milieu seraient en acier. — La frange et la ganse qui entourent le plomb sont en soie, toujours assorties aux couleurs du velours et des soutaches.

La monture de ces plombs se fait faire le plus souvent par un tapissier ou par un marchand de tablettes; mais pourtant ce travail n'est pas tellement difficile que l'on ne puisse le faire soi-même en entier ou à peu près. Ainsi, me trouvant cet été à la campagne, et par conséquent dénuée de toutes ressources en ce genre, et voulant terminer complètement un de ces plombs, que j'étais bien aise avant mon départ d'offrir à une de nos voisines, voici comment je m'y suis prise :

J'ai fait faire d'abord par le menuisier du village une espèce de carcasse en bois blanc; cette carcasse, arrondie et creuse dans le milieu, avait quatorze centimètres de diamètre, et huit de hauteur; un rond en bois formait le fond (partie qui appuie sur la table); puis par le haut resté à découvert, j'ai introduit tout simplement du plomb de chasse; parfois on se sert de plâtre, mais les pelotes faites ainsi ne sont jamais assez lourdes. Il faut que l'intérieur de cette carcasse soit rempli de plomb, bien tassé jusqu'à l'orifice que l'on ferme par un rond en bois comme celui du fond. Ensuite j'ai fait une pelote en percaline très-rembourrée de son; cette pelote, dans les proportions de la carcasse en bois, a été fixée dessus avec de toutes petites pointes. J'avais préalablement recouvert le restant de la carcasse avec de la percaline légèrement ouatée; la bande du tour et le rond du bas avaient été joints par un point de surjet à l'envers; dans le haut, j'ai fixé la bande sous la pelote, les mêmes pointes servant ainsi pour les deux parties; j'ai enfin terminé, en dissimulant cette carcasse sous mon beau dessus de velours, dans le milieu duquel j'avais auparavant cousu le crochet qui sert de poignée pour transporter le plomb. Le rond brodé, pour plus de solidité, doit être aussi attaché par des pointes; les franges et la ganse du tour sont seulement cousues. Tu vois que ce petit ouvrage est très-facile à faire, et l'on est toujours sûre d'être agréable à la personne à laquelle il est offert.

59. PORTE-MONNAIE. — Ceci est encore un joli petit objet d'étrennes qui peut se faire en peau ou en velours. Le mot *monnaie* doit être brodé en or avec du *bouillon coupé*; sur les deux lignes du tour, se trouve de la soutache d'or; entre ces deux lignes sont des perles noires en jais, ou des perles d'acier si la monture est en acier, et des perles d'or si la monture est en cuivre doré. De l'autre côté du porte-monnaie, on peut broder les armes ou les chiffres de la personne à laquelle il est destiné. L'intérieur est garni en moire.

60. CROQUIS D'UN ÉCRAN AU CROCHET, composé de cordonnet d'or et de cordonnet de soie. Comme plus grande simplicité, tu pourrais supprimer le cordonnet d'or, ce qui te ferait aussi une grande différence dans le prix des fournitures nécessaires à la confection de cet ouvrage. — L'abondance des matières, comme l'on dit dans les grands journaux, m'empêchant de te donner aujourd'hui l'explication du dessin représenté sur le croquis de l'écran, tu te serviras du milieu du pouff que tu as reçu au mois d'avril, au n^o 39. Lorsque tu seras arrivée à un rayon de 7 centimètres, tu termineras l'écran, si toutefois cela ne coupe pas une partie du dessin juste à l'endroit indiqué par ma mesure; alors tu ferais quelques tours de plus, afin de ne rien enlever à la composition du dessin. Le rond de l'écran terminé, tu l'entoures d'une dentelle également au crochet, mais très à jour; cette dentelle, haute de huit centimètres, doit être composée avec les couleurs qui font partie du fond et mélangée de fil d'or, s'il s'en trouve dans la première partie du crochet. Huit rangs forment cette dentelle, les voici :

1^{er} RANG. — 1 maille double, 3 mailles en l'air, 2 mailles de distance, 1 maille double, ainsi de suite.

2^e RANG. — 1 maille double dans le milieu des trois précédentes, 5 mailles en l'air, 1 maille double dans les trois précédentes, etc.

3^e RANG. — 1 maille double dans les cinq précédentes, 7 mailles en l'air, 1 double dans les cinq précédentes, ainsi de suite.

4^e RANG. — 1 maille double dans le milieu des sept précédentes, 9 mailles en l'air, 1 maille double dans le milieu des sept précédentes.

5^e RANG. — 1 maille double dans le milieu des neuf précédentes, 11 mailles en l'air, 1 maille double dans le milieu des neuf précédentes.

6^e RANG. — 1 maille double dans le milieu des onze précédentes, 13 mailles en l'air, 1 maille double dans le milieu des onze précédentes.

7^e et 8^e RANGS. — Comme le sixième.

Tu comprends si ce dessin doit être clair et léger ; quant à la monture de cet écran, je n'ose plus t'en parler ; je t'ai si souvent expliqué ce petit travail ! Seulement je te prie de ne point oublier de mettre le rond au crochet sous un transparent de satin ou de soie dans les couleurs du cordonnet. Pour rendre cet écran plus élégant, on peut supprimer la dentelle au crochet, et la remplacer par un rouleau de vrai marabout, par une ruche de ruban dentelé, ou enfin par un effilé *marabout* ou guipure. Dans tous les cas, le nœud à longs bouts qui se trouve dans le haut du manche doit toujours être conservé ; le ruban de ce nœud est en taffetas n° 3.

61, CORBEILLE de bureau ou à ouvrage.

Choisis une corbeille en *osier-canevas*, genre de corbeille qui se trouve chez tous les marchands vanniers ; la plus petite que tu puisses acheter aura toujours au moins vingt-cinq centimètres de hauteur ; pour bureau, elle devrait être plus grande. Tu recouvriras cette corbeille par un travail en tapisserie formant soit des raies horizontales, soit des guirlandes verticales. Le dessin sera d'abord indiqué sur la corbeille au moyen du papier bleu à décalquer. Mais le procédé le plus simple serait de compter les points à l'aide d'une tapisserie sur papier, et certes la feuille que t'a apportée notre dernier numéro peut te laisser l'embaras du choix. Ces raies ou guirlandes se détachent ou sur un fond de tapisserie, ou bien encore sur l'osier même ; le premier genre est toujours le plus joli. Le pied de la corbeille est aussi orné de broderie. La corbeille a encore besoin, pour être complétée, d'une garniture intérieure et extérieure : celle de l'intérieur se compose d'une doublure de percaline ou de soie en harmonie avec les couleurs de la tapisserie. Coupe d'abord un premier morceau dans les proportions du tour de la corbeille ; coupe ensuite un second morceau de forme ronde, pouvant être adapté au fond d'osier ; ce rond en percaline devra être appliqué sur un rond de carton de même dimension. Entre la percaline et le carton place un peu de ouate ; cela fini, il faudra joindre ces deux morceaux de percaline par un point de surjet. La bande du tour sera un peu froncée dans le bas. Tu introduiras enfin la percaline dans la corbeille, et tu la fixeras dans le fond par quelques points que tu dissimuleras le mieux possible. Voilà pour l'intérieur. Quant à l'extérieur, pose tout autour du haut, du pied, et des anses, une ruche de ruban, une passementerie, un effilé marabout, ou une grosse chenille ; l'une ou l'autre de ces garnitures sera toujours posée à cheval sur le bord, de façon à ce que, dans l'intérieur, l'endroit où finit la doublure soit caché. Lorsque ces corbeilles sont des-

tinées à contenir l'ouvrage, et qu'elles doivent par conséquent être souvent transportées, on place une longue poignée en tapisserie qui va de l'une à l'autre des deux anses.

62, PORTE-CIGARES. Ce dessin s'exécute de la manière suivante, sur drap marron : les feuilles en velours noir sont entourées de cordonnet d'or ; les nervures et les vrilles également en cordonnet d'or ; les grains de raisin en perles de jais noir ; le filet d'encadrement en soutache et petites perles de jais. De l'autre côté, ainsi que pour le porte-monnaie (numéro 59), on place une couronne ou des chiffres. La monture est en cuivre doré ou en acier, et la doublure en moire marron.

63, CROQUIS d'une corbeille imitant la cristallisation blanche et de couleur ou l'ombre de différentes teintes. Tu vas comprendre combien cet ouvrage est facile, et tu verras ensuite combien il est joli. — Donc, à l'œuvre. — Procure-toi, ou fais toi-même, selon ton goût, avec du fil de laitton numéro 12, la carcasse d'une petite corbeille de vingt à vingt-cinq centimètres de longueur et onze ou douze de hauteur ; cette carcasse doit être d'un travail léger et très à jour. Tu garniras tous les fils de laitton avec un ruban de coton blanc (il est indispensable d'employer du coton) que tu enrouleras *irrégulièrement* de manière à présenter des aspérités, des creux, des plis brisés... toutes les bizarreries de formes enfin, pour imiter les cristallisations naturelles. Cette seconde opération achevée, tu prendras un vase en grès ou en cuivre, car il faut qu'il résiste au feu ; ce vase sera rempli d'eau, dans laquelle tu jetteras une quantité d'alun proportionnée à celle de l'eau (une livre d'alun par litre d'eau). Tu suspendras alors la corbeille dans l'eau au moyen d'un ruban de fil fixé au milieu d'un bâton que tu poseras au-dessus du vase. Il faut, bien entendu, que la corbeille *ne touche aucun côté du vase*. Ceci bien établi, il faudra faire dissoudre l'alun à l'aide d'un feu ardent. L'alun complètement dissous, on retire le vase, et l'on oublie le tout pendant vingt-quatre heures, après lesquelles on se trouve en possession de la plus jolie corbeille que l'on puisse rêver. Il ne reste plus qu'à la compléter par quelques roses à la minute jetées dans de la mousse et s'échappant de leur tige pour retomber sur cette corbeille.

Maintenant, pour obtenir cette cristallisation en diverses couleurs, telles que rouge, bleu ou ambre, il faut colorer l'eau avec de la poudre de vermillon, de bleu de Prusse ou de safran. L'enveloppe de coton qui entoure les fils de laitton de la carcasse devra toujours être celle de la couleur que l'on veut donner à la corbeille.

64, PETIT PANIER EN PERLES. Ce panier en perles de couleurs, est rempli par un bouquet également en perles de couleurs ; les perles sont enfilées dans un fil d'archal si mince et si souple, qu'il peut suivre toutes les ondulations que nécessite la composition du panier et du bouquet.

65, EFFET D'UNE PANTOUFLE MULE. — Ce genre de pantoufle très-nouveau, se fait en drap, en peau, et en velours ; ces pantoufles se brodent soit au passé, soit dans un genre fantaisie. Je tâcherai le mois prochain de t'envoyer un dessin joli, simple, et facile à faire.

66 et 67, VIDE-POCHE. Cet ouvrage se brode en chenille sur velours, ou sur moire bleue. — Le nœu

doit être fait en chenille blanche, bordée d'or, les fleurs et les feuilles également en chenille, accompagnées de nervures et de tiges en or.

68, Dessin pour BUVARD que l'on peut faire sur du velours, du casimir ou de la peau. En tout cas, le dessin sera toujours reproduit avec du cordonnet d'or, mettant une perle ou de jais ou de fantaisie dans les quadrilles; les fleurs se font également en cordonnet d'or. — Le bouquet du milieu pourrait être remplacé par un chiffre.

69, G. L., plumetis.

70, L. L. enlacées : plumetis.

71, H. O. enlacées : plumetis et feston feuille de rose.

Dis-moi maintenant si je n'avais pas raison de te vanter nos petits ouvrages, et pourtant tu n'es pas au bout des surprises.... car le mois prochain t'en ménage une charmante.

Vois donc que de richesses : deux gravures de modes ! et quelles gravures. Prenons d'abord celle qui nous touche de plus près... Ah ! il n'y a pas de mantelets ! Cela se comprend ; le mois dernier nous en a fourni assez.

Nous sommes dans les tribunes, et nous assistons à l'une des courses qui ont eu lieu pendant ces derniers beaux jours de l'automne. La toilette rose pourrait servir aussi bien pour une messe de mariage, une visite de cérémonie, ou même une petite soirée, en plaçant dans les cheveux des nœuds de velours mélangés à quelques branches de corail rose (corail artificiel s'entend). — Cette robe est en taffetas à deux jupes, sur le bord desquelles se trouve une ruche de taffetas déchiqueté, ayant de chaque côté un petit velours ; au-dessus de la ruche, des velours de largeurs différentes sont alternés. — Le corsage, sans basque, est fermé devant par des boutons en ébène incrustés de pierres de fantaisie roses ; il est garni d'une berthe-châle, arrondie par derrière et croisant sur le devant ; cette berthe est ornée comme la jupe d'une ruche et de velours. Les manches pagodes se terminent par un volant, bordé de ruches et de velours ; une ruche plus petite forme la tête. — Col et manches en broderie guipure et plumetis ; pointe en dentelle de Cambrai, dont les contours du dessin sont suivis par un velours zéro. — Le chapeau en poulx de soie est recouvert par trois rangs de tulle dentelé orné de légères applications de velours ; la même garniture borde le bavolet ; sur l'un des côtés de la passe, une pensée en velours est posée de manière à former en même temps l'ornement du dessus et du dessous du chapeau. — Les brides sont en velours épinglé.

L'autre toilette est destinée à une jeune femme : elle se compose d'une robe en taffetas d'Italie ; les trois volants découpés en feston sont bordés par un effilé Tom-Pouce en chenille ; ils se détachent sur une bande qui forme comme un second volant, cette bande ne part que de l'endroit où commence le découpé du volant noir.

— Ne trouves-tu pas cette disposition des plus ingénieuses pour des femmes économes, heureuses de pouvoir, avec deux robes qui ne sont plus fraîches, en faire une d'un aspect élégant et nouveau ? — La basque est ornée de la même manière que les volants ; un ruban posé en guise de revers s'arrête dans le milieu du dos où il fait la pointe ; sur le devant, il se perd dans trois nœuds de ruban, dont le dernier est à longs bouts flottants. — Les manches sont composées de deux bouil-

lons séparés par un ruban n° 3 posé à plat et terminés par un double volant. — Le col et les manches sont en application de Bruxelles. — Le chapeau est en velours moucheté ; une touffe de plumes orne le dessus de la passe, et en dessous, des roses de taffetas se mélangent à de la blonde ruchée. Sur la chaise est un châle tunisien, brodé en soie aux vives couleurs, vrai type du pays.

Passons maintenant à l'autre gravure, regarde cette foule de jolis bambins, et dis-moi si madame Raynaud a su cette fois encore se distinguer en composant d'aussi frais et d'aussi jolis costumes ! — Si notre planche n'avait été aujourd'hui si bien remplie, je t'aurais envoyé au moins un patron des costumes représentés sur la gravure ; mais cela m'a été impossible.

Voyons d'abord cette première petite fille, posant sur l'épaule de son jeune frère une main protectrice ; sa robe de cachemire est ornée dans le bas de la jupe de médaillons formés par une application de cachemire d'une couleur tranchante ; deux rangs de velours encadrent cette application ; le corsage est montant fermé devant, les basques ainsi que le revers qui descend devant et derrière jusqu'au bas de la ceinture sont aussi ornées de médaillons dans le genre de ceux de la jupe ; les festons se trouvent bordés par un tout petit galon assorti à la couleur du fond de la robe ; les deux bouillonnés des manches sont terminés par un volant rappelant les basques et le revers. — Les sous-manches et le col *broche* sont composés d'entre-deux brodés et d'entredeux de valencienne ; mitaines en tricot. La coiffure se compose de tresses disposées en *macarons*. On appelait ainsi cette manière d'arranger les cheveux qui a eu une grande vogue. Aujourd'hui elle n'est plus portée que par les jeunes filles, soit qu'on ajoute des petits nœuds de ruban, si les cheveux sont courts, soit qu'on double le rond lorsque les cheveux sont assez longs. Ce devant de coiffure s'harmonise avec un chou retenu par un peigne tout aussi bien qu'avec les tresses tombantes entourées de ruban dont se compose le derrière de la coiffure. — Bottines en drap, boutonnées, avec talon et bouts vernis.

Le petit garçon porte un paletot tunique en drap zéphir ; une bande de velours découpée en feston est posée dans le bas en guise de revers ; le même velours également découpé forme un grand col s'étendant sur les épaules, et se terminant en pointe jusqu'à la ceinture qui est aussi en velours ; même revers au bord des manches pagodes ; un collet en drap zéphir orné de velours est doublé de soie ; col et manchettes de percale unie. — Les guêtres sont en drap ; une garniture plissée orne le bas des pantalons. — La calotte du chapeau de feutre est entourée d'un large ruban de velours terminé sur le devant par un nœud plat. Taille des cheveux et frisure dans le style Louis XIII.

La petite fille au second plan porte une robe de taffetas uni, ayant cinq volants ornés de petites barrettes en passementerie, posées en biais sur trois rangs de distance en distance. — Les basques, le devant du corsage et le volant des manches ont la même garniture. Col et manche en mousseline brodée ; cette toilette est complétée par un chapeau *Pamela* en velours n'ayant pour tout ornement qu'un nœud de ruban posé de manière à former le fond de la calotte ; en dessous de la passe, des touffes de roses de haies s'entremêlent à des bouillonnés de tulle illusion.

En avant, est une autre petite fille gracieusement habillée avec une robe de taffetas à trois jupes, ayant au-dessus de l'ourlet deux rangs de velours. Un canezou en mousseline brodée, ayant le bord du décolleté et celui des basques entourés d'une petite garniture brodée, est orné de traverses en ruban de velours retenues au bas de la taille par un velours semblable formant ceinture; chacune de ces traverses se termine par un nœud dont les bouts retombent sur la jupe; dans le haut, les traverses se perdent sous un velours posé tout autour du canezou. — Le bonillon des manches est orné de traverses en velours, de nœuds et de garnitures brodées.

Pour exécuter cette coiffure, on commence par détacher une petite partie des cheveux sur le devant de la tête, ceci fournira tout à l'heure de beaux petits bandeaux; ensuite on tire une longue raie sur le milieu et l'on fait une tresse de chaque côté. Cela fait, on pose un velours autour de la tête et l'on attache un nœud préparé à l'avance sur ce petit ruban, entre les deux tresses en forme de cache-peigne. On termine la coiffure par des bandeaux roulés en dessus, et dont les bouts vont se perdre sous le velours; un petit papillon de ruban fixé sur l'un des côtés dans le creux du bandeau donne un aspect charmant à cette coiffure enfantine.

La dernière toilette de petite fille se compose d'une jupe en popeline d'Irlande avec une disposition tissée dans l'étoffe; le canezou plissé perpendiculairement est à peu près caché par un treillage de velours qu'accompagnent des bretelles en popeline ornées de velours et d'un effilé guipure; ces bretelles sont retenues sur les épaules par deux nœuds de même étoffe; sur le devant elles se terminent en pointe; un autre nœud beaucoup plus grand les fixe au bas du dos.

Pour la coiffure dite à l'italienne, il faut séparer les cheveux sur le milieu de la tête, à partir du front jusqu'à la nuque. Dans cette opération on pourra employer le séparateur Croisat, parce que, disposé en ligne droite, il est aussi utile pour la séparation dont il s'agit que pour faire la raie transversale. Ceci fait, on tresse les cheveux de chaque côté de la tête en arrière des oreilles, et pour que les nattes ne se délassent pas, on les lie par le bout avec un petit lacet noir.

Lorsque la chevelure a été ainsi disposée, on prend la tresse de gauche, on lui fait faire un petit mouvement en dehors et puis, la reliant sur elle-même, on la porte à la droite, et l'on arrête le bout sous la tresse qui flotte encore sur ce côté. La tresse du côté droit est rompue, par le même principe, et placée en sens inverse de l'autre côté; ceci produit une croisure élégante sur la partie basse de la raie.

Pour les rubans, ce sont de petits nœuds à longs bouts, qu'on attache en avant des nattes, afin d'orner un peu le visage qui, vu la disposition de la coiffure, se trouve privé de cheveux.

Quant au petit garçon si généreux envers ses camarades, son costume se compose d'un paletot en drap orné de galons chinés. Des galons posés sur la pièce simulent le col. Un pantalon court et des guêtres complètent sa toilette. — La casquette en moire antique, avec visière de cuir verni, est ornée par un velours posé à plat, et se terminant dans un nœud à bouts flottants.

Le dessin de tapisserie que je t'envoie, peut aussi bien te servir pour un *pouff* que pour un dessus de table, de petit guéridon; dans ce dernier cas, la laine pourrait être remplacée par des perles de couleur, la frange du tour haute de douze à quinze centimètres, serait également en perles; le canevas, comme de raison, doit être plus fin que celui que l'on emploie pour la laine; sa grosseur est proportionnée à celle de la grosseur des perles.

Voilà, ma chère, de quoi exercer ton intelligence, ta patience, occuper tes loisirs, faire des cadeaux à tes amies, te parer pour toutes les circonstances. Pourtant, il est un objet dont je ne t'ai pas parlé encore: c'est une nouveauté qui t'est indispensable, si tu tiens à avoir toute l'ampleur commandée par la mode. Cet objet précieux, qui nous rapporte l'ère des paniers, se nomme... te dirai-je comment il se nomme? ce nom me paraît bien malencontreusement choisi; qu'il te suffise donc de savoir qu'il est en *crinoline* et qu'avec lui tu ne dépasseras pas six mètres de circonférence!... Peut-être même auras-tu un peu moins... Hélas! c'est beaucoup moins qu'il eût fallu à une dame qui se présentait l'autre jour pour entrer à l'Exposition! Tu sais que des tourniquets compteurs sont établis à chaque porte, et que, pour des raisons diverses, mais toutes bonnes, le passage est très-étroit. Or, cette dame, après avoir déposé sur le comptoir le prix de son entrée, lance sa taille svelte dans les bras d'acier du tourniquet. La taille passe, mais les jambes et la *crinoline* restent en arrière. En vain elle se tourne, se retourne, froisse ses volants, fait crier sa jupe de soie, courbe ses baleines, le détroit impitoyable, resserré entre deux barres de fer, ne cède pas. La foule arrêtée rit, puis trépigne; les larmes montent aux yeux de notre élégante, qui, fatiguée de la lutte, humiliée, vexée, cède et se retire... la robe et la *crinoline* un peu endommagées. On ne dit pas ce qu'elle devint après sa défaite, ni ce qu'elle a sacrifié du jupon ou de l'Exposition... Mais la même scène plaisante peut se renouveler; aussi, dans l'intérêt de ses élégantes visiteuses, le Comité de l'Exposition devrait faire établir un tourniquet spécial à une entrée particulière, avec cette inscription: *Entrée des crinolines*.

Quant au rébus: un *dos* — un *nez radieux* — un *pauvre* nommé *Na*, qui reçoit l'aumône d'un jeune enfant — un *I* — le *Tom* de madame Harriet Beecher, tout cela ressemble un peu à cette douce et chrétienne pensée: — *Donner à Dieu n'appauvrit homme*.

J'allais oublier que tu recevras ma lettre en des jours de prière et de deuil... Pardonne-moi cette distraction dont tu es un peu la cause; quand tu me liras, je serai, comme toi, sérieuse et recueillie. Mon âme, pleine de douleurs et d'espérances, se répandra aussi en prières pour le repos des âmes que Dieu a retirées de ce monde. Amie, pense à mes morts, je penserai aux tiens... et nos cœurs et nos larmes confondront aux pieds de la miséricorde divine, leur obtiendront paix, bonheur, éternel repos.

Adieu, je t'embrasse comme je t'aime, c'est te dire bien tendrement

ÉPHÉMÉRIDES.

1^{er} NOVEMBRE 1636. — NAISSANCE DE BOILEAU.

Le grand satirique français naquit au village de Crône; il était fils de Gilles Boileau, greffier au parlement de Paris, et comme il nous le dit lui-même :

Fils d'un père greffier et d'aïeux avocats.

Enfant, sa physionomie et ses manières avaient tant de simplicité, que son père disait, en le comparant à ses autres enfants : « Pour Colin, ce sera un bon garçon qui ne dira mal de personne. Notre Colin n'a pas de malice. »

Ce mot lui en donna peut-être. Il fit de bonnes

études et se consacra tout entier à la poésie. Son *Art poétique*, ses *Satires* dureront aussi longtemps que la langue française.

Boileau se distinguait par une probité exacte et sévère qui lui fit refuser plusieurs fois des faveurs qu'il ne croyait pouvoir posséder en sûreté de conscience; il était très-fidèle en ses amitiés. Chrétien toute sa vie, il le fut surtout au moment de la mort. Il reçut avec piété les derniers sacrements, mourut d'une hydropisie de poitrine, le 13 mars 1711, laissant par testament presque tout son bien aux pauvres.

MOSAÏQUE.

Il y a deux mondes : l'un où l'on séjourne peu et dont l'on doit sortir pour n'y plus rentrer ; l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens, servent pour le premier monde ; le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

LA BRUYÈRE.

On prouve qu'on a du caractère quand on parvient à vaincre le sien.

M^{me} NECKER.

La plus fausse de toutes les philosophies est celle qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras de leurs passions, leur conseille l'oisiveté, l'abandon et l'oubli d'eux-mêmes.

VAUVENARGUES.

La pensée de l'éternité console de la rapidité de la vie.

MALESHERBES.

Un vieil ami est chose toujours nouvelle

Proverbe italien.

RÉBUS.

QUI

